

Textes intégraux ou complémentaires

Dossier thématique : « LA GASPÉSIE JERSIAISE »

SOMMAIRE

Articles	Pages
Patronymes de Jersiais et de Guernesiais arrivés en Gaspésie Par l'Association Gaspé-Jersey-Guernesey	1-2
La Gaspésie jersiaise Par Jean-Marie Fallu, rédacteur en chef	3-12
Les De Ste-Croix : ils sont venus de Jersey Par Angelo Ste-Croix, Montréal	4-15
Les Fallu, de Jersey à la Gaspésie Par Jean-Marie Fallu, rédacteur en chef	16-24
L'histoire de l'Association Gaspé-Jersey-Guernesey par Diane Sawyer, New Carlisle	25-26
History of The Gaspé-Jersey-Guernesey Association par Diane Sawyer, New Carlisle	27-28
Jersey est libérée Par Diane Sawyer, New Carlisle	29
Jersey, 1945 – The Liberation Day By Diane Sawyer, New Carlisle	30



Patronymes de Jersiais et de Guernesiais arrivés en Gaspésie

Par l'Association Gaspé-Jersey-Guernesey*

- Agnès/Anez, Ahier, Alexandre, Allez, Amy, Arbour, Arnold, Arthur, Aubert, Aubin/Aupin.
- Baker, Balleine, Bannier, Baptiste, Barette, Bartlert, Bauche, Baudains/Beaudin, Bean, Beaton, Beaucamp, Bechervaise, Beck/Becquet, Bertram, Bennet/Benest, Biard, Bichard, Bigerel, Binet, Bisson, Blackler, Blackmore, Blampied, Boizard, Bonamie/my, Bossy, Boucher, Bouillon Bourgaïse/ze, Bott, Bower, Bree, Bréhaut, Briard, Brideaux, Brisson, Brochet, Brouard, Brown, Brunet, Butchart, Butlin.
- Cabot, Cadoret, Camiot, Carcaud, Carey/Querry, Carrell, Carswell, Chabot, Chantes, Chedore, Churward, Clark/Clarke, Clough, Cody, Collas, Conway/Cowie, Corbet/Corbee, Corbin, Couillard, Coutanches, Coutanges.
- Dallain, Dallaire, Davey, De Bouvier, De Caen, De Carteret, De Caux, De Faye, De Gruchy, De Jersey, De La Cour, De La Haye, De La Mare, De la Perelle, De Quetteville, Dennys, Desgarris, Dégarie, Deslandes, Després, Des Reaux, De Ste-Croix, De Veuille, DeVouges, Dolbel, Dubois, Du Feu, Du Haume, Dumaresq, Dupré, Durell, Duval/Du Val.
- Egré/Grey, Ellis, English, Ennis, Esnouf/Enouf.
- Fainton, Fairchild, Falle, Fallu, Fauvel, Filleul/Fyall, Fiott/Fyott, Flannegon, Fleury, Fowler, Francis, Fruing, Furzer, Fyott.

- Gale, Gailliard, Gallienne, Gallichan, Gallie, Garnier/Grenier, Gaudin, Gautier/Gaudier, Gavey, Giot/Gibaut, Giffard, Girard, Godfray/Godfrey, Godin/Gaudin, Goslin, Gossett, Grandin, Gregg, Gregory, Grenier, Griffiths, Grindin, Gruchy, Guignon, Guillman Guitton, Guernier, Guernsey, Gunhall.
- Hacquard, Hacquoil, Halleur/Helleur, Hamon, Harris, Hellyer, Henry, Hodge, Hoben, Holmes, Holt, Horner, Hounsell, Horman, Hotton, Hubert, Huelin, Hué, Hughes.
- Ingrouville.
- James, Jandron, Janvrin, Jarnet, Jean/Jehan, Jouan/Jeune, Journeaux.
- Kruse.
- Labey, LaCour, Laffoley, Lamy, Langford, Langlais, Langlois, Lasner, Laurens/Laurent, L'Aventure, Lebas/Le Bas, Le Bellier, Leblancq, Le Bœuf, LeBoutillier, Le Breton, LeBrocq, Le Brun/Brown, LeCaudey/Cody, LeCerf, Lechasseur, Le Cain, Le Capelain, Le Cocq, Le Cornu, Le Couteur, Le Couvée, Le Couvier, LeCras/LeCraw, Le Crinnier, Le Dain, Le Duc, Le Feuvre, Le Floch, Le Four, Le Foley, Le Gallais/Galet, Le Garignon, Leggo, LeGouffe, LeGrand, LeGresley, LeGros, Le Gruiek, LeGuédard, Le Hardi, Le Houillier, Le Huquet, Le Huray, LeLâcheur, LeLièvre/Lever, Le Marquand, Le Maistre, LeMasurier, LeMesurier, LeMoignan, LeMontais, LeMottée, Lemprière, Lenfesty, Lepage/Le Page, Le Poidevin, Le Prévost, Le Quesne, Le Riche, Le Rossignol, Le Roux, Le Ruez, Le Sauteur, Le Scelleur, Le Sueur, Lesbirel/Lesbril, Le Templier, LeTouzel Le Vesconte, Lloyd, Lucas, Luce.
- Machon, Mallet, Malzard, Manning, Mansell, Marett, Martel, Martin, Massie, Matthew, Major, Mauger, Mosher, Munger, Messervy, Michel, Mitchell, Michelmores, Miles, Minchinton, Mollet, Monamy, Morin, Mourant, Moulin/Mullin.
- NewBerry, Nicolle, Noël, Norman/Normand, Ollivier, Orange, Orviss, Ozanne.
- Pallot, Payn/Payne, Perchard, Perrée/Perry, Pezet, Picot, Pidgeon, Pike, Pinel/Picknel, Piton, Pipon, Pirouet, Poingdestre, Poitier, Powell, Prével, Prévost, Priaux, Price, Prichard.
- Quéripel, Querrée.
- Rabasse, Rabey, Ramier, Rebindaine, Remon, Renault, Richards, Richardson, Rimeur, Rebours, Renouf, Riou, Rive, Robert/Roberts, Robidaine, Robin, Romeril, Ropert, Rose, Roussell, Routh.
- Salter, Salmon/Salomon, Sansons/Sauson, Savage/Sauvage, Savidant, Sawyer, Seale, Shaw, Sheppard, Simon, Siouville, Skelton, Skroeder, Slous, Smith, Smolet, Snowman, Sohier, Somerville, Sorsoleil, Spratt, Stenying, Strainer, Strong, Sweeney, Syvret, Sivrais, Syvrais.
- Tardif, Terrin, Thompson, Thoreau, Thorpe, Tostevin, Touet, Tourgis/Turgee, Touzel/Tuzo, Trachy, Travers, Traverse.
- Valpy, Vardon, Vautier, Venemont, Viel, Vibert, Vicq, Vigot, Vincent.
- Wales, Walters, Warren, Weary, Westbrook, Wetherall, White, Wilson, Whittom, Wheaton.

* * * * *

*Sources : Marcel-Réjean Garnier, Marion G. Turk, Aldo Brochet, Betty Tardif, Eugene Floyd. Compilation: G E Langlois, Association Gaspé-Jersey-Guernesey. Version 2009 Suzanne Mauger.

La Gaspésie jersiaise

Par Jean-Marie Fallu, rédacteur en chef

*Monsieur Colas, il fait son gros,
Il porte la montre d'or au côté,
Il est trop fou pour la monter.
- Chanson traditionnelle¹.*

L'apport des Jersiais à l'histoire gaspésienne est considérable et mérite d'être mieux connu. Certes, ces derniers ont joué un rôle capital dans l'économie des pêches et du commerce, mais ils ont aussi façonné la société gaspésienne et lui ont laissé, entre autres, un précieux héritage : un grand nombre de familles souches, une particularité unique au peuplement du Québec.

Jersey en quelques mots

Jersey fait partie des îles anglo-normandes que Victor Hugo identifie comme des « morceaux de France jetés à la mer et recueillis par les Anglais ». Pendant longtemps ces îles, dont Jersey, ont été rattachées à la Normandie. Au 11^e siècle, Édouard, roi d'Angleterre, meurt sans héritier. Malgré la promesse qu'il avait faite qu'à sa mort la couronne anglaise revienne à son cousin Guillaume, duc de Normandie, le beau-frère du roi, Harold, revendique le trône. Guillaume réplique en traversant la Manche avec une flotte de combattants normands et triomphe des Anglais à la bataille d'Hastings en 1066. Grâce à Guillaume « le Conquérant », le duc de Normandie sera aussi roi d'Angleterre durant deux cents ans. En 1204, la Normandie continentale passe à la France alors que les îles anglo-normandes sont rattachées à l'Angleterre.

De par leur histoire et leur géographie (île située entre la France et l'Angleterre), les Jersiais ont toujours affiché un farouche esprit d'indépendance à l'égard de ces deux puissances qui ont façonné la destinée de leur île. À travers les siècles, ils ont préservé d'anciennes coutumes et traditions normandes dont le parler « jèrriais », un patois normand. Le cadre politique et judiciaire actuel est un mélange d'influences normandes et anglo-saxonnes

Prélude jersiais

Au 16^e siècle, les Anglo-normands comme les Bretons et d'autres vont pêcher la morue à Terre-Neuve. L'un des leurs, « Guillaume de Guernesé », fait partie de l'équipage de Jacques Cartier en 1534. Plus tard, au moment de la Conquête anglaise, c'est un Jersiais, l'amiral Durell, qui, aux commandes d'une flotte de six navires anglais, contrôle l'accès au fleuve Saint-Laurent.

La Gaspésie, une Nouvelle-Jersey

L'après-Conquête ouvre la voie à l'exploitation des pêches en Gaspésie. Plusieurs entrepreneurs se lancent dans l'aventure dont Charles Robin qui vient en éclaireur en 1766 et revient l'année suivante établir les bases de ce qui deviendra un véritable empire économique. Pendant plus d'un siècle et demi, la vie gaspésienne va battre au rythme de la mer et au profit de la Charles Robin & Company et d'autres entreprises de pêche jersiaises et guernesaises.

Au terme de la Révolution américaine, la fermeture des marchés britanniques aux Américains favorise les commerçants anglo-normands qui exploiteront et exporteront en Europe, dans les Antilles et au Brésil de la morue salée-séchée et de l'huile de foie de morue. Charles Robin profite d'une conjoncture économique et commerciale favorable et, grâce à ses grandes qualités d'entrepreneur, il implante son entreprise, qu'on n'hésite pas à qualifier d'empire Robin. Au milieu du 19^e siècle, la Robin représente la plus importante

entreprise exportatrice de poisson de l'Est canadien. Ayant son siège principal à Paspébiac, la firme possède d'importants établissements de pêche et magasins sur la côte jusqu'à Rivière-au-Renard.

D'autres compagnies anglo-normandes suivent les traces de la Robin. Les Janvrin (Francis et Phillip) contrôlent la baie de Gaspé, de Malbaie à l'Anse-au-Griffon. Vers 1850, la compagnie Janvrin passe aux mains de William Fruing. Vers 1824, un employé de la Robin, John LeBoutillier, s'introduit dans ce marché en installant des postes à Percé, l'Anse-au-Griffon, Mont-Louis et Sainte-Anne-des-Monts. En 1843, un Russe, William Hyman, fonde à Grande-Grave, une entreprise de pêche qui se conforme au mode d'exploitation jersiais et à un point tel qu'il n'embauche que des employés venant de Jersey, et ce, jusqu'aux années 1940. L'activité de cette compagnie sur la côte de Gaspé perdurera jusqu'en 1960.

La firme Robin connaît sa grande période de prospérité entre 1820 et 1870. À cette époque, la Gaspésie qu'on appelle à Jersey « La Côte » aurait pu s'appeler la Nouvelle-Jersey tellement la Robin, avec les autres, exerce une forte empreinte sur son économie et sa population. En 1864, sur une population gaspésienne d'environ 25 000 habitants, on calcule que la pêche morutière emploie 4 000 pêcheurs, mobilise une centaine de navires occupant de 800 à 900 hommes.

« Et vive la morue, le dieu des Jerseyais ! »

Pour s'assurer la fidélité de leurs pêcheurs, les compagnies anglo-normandes – surtout la compagnie Robin – mettent en place un système de crédit qui place le pêcheur dans le cercle vicieux d'un endettement répétitif menant des générations de pêcheurs à subir le piège de la dépendance économique. D'après ce mode de crédit, appelé « système jersiais » mais qui existait depuis longtemps, la compagnie a beau jeu. Elle fixe à la fois la valeur des produits échangés et celle du produit reçu (le poisson) du pêcheur et ce, à la fin de la saison de pêche!

De nombreux témoins du 19^e siècle - à l'exemple de l'inspecteur d'école Auguste Béchard en 1888 -, dénoncent cette situation et rendent ce système d'exploitation responsable de la pauvreté et de l'état de sous-développement de la population gaspésienne. « Les Gaspésiens, ironise Béchard, sont ce que la maison Robin les a faits : pêcheurs de morue et rien autre chose. Agriculture, écoles et le reste, à bas tout cela ! Et vive la morue, le dieu des Jerseyais² ! »

D'autres observateurs parlent d'un « mythe Robin » et affirment que l'organisation des pêches sous le règne des Anglo-normands a au moins permis de peupler le pourtour de la Gaspésie, à sédentariser la population et à fournir du travail à tous. Que pouvait faire d'autre la population, disent-ils? « Charles Robin ne fut-il qu'une expression de cette époque où la population était sans pouvoir et sans organisation [...] »³

John LeBoutillier, un grand Gaspésien jersiais

Né à Jersey, John LeBoutillier (1797-1872) occupe une place de premier choix dans l'économie et la politique gaspésiennes au 19^e siècle. En 1815, à son arrivée en Gaspésie, il débute comme commis pour la Charles Robin & Company à Paspébiac et ensuite comme gérant pour la même compagnie à Paspébiac et à Percé. En 1830, il fonde sa propre entreprise la John LeBoutillier & Company spécialisée dans l'exportation de la morue séchée. À partir de sa résidence fixe à Gaspé, LeBoutillier contrôle ses établissements de pêche établis à Percé, Gaspé, L'Anse-au-Griffon et Sainte-Anne-des-Monts.

LeBoutillier mène une longue carrière politique : il siège comme député de Gaspé de 1833 à 1838 et de 1854 à 1867 et comme député de Bonaventure de 1844 à 1847. Ses réalisations politiques touchent l'aménagement de routes qu'il considère essentiel à la colonisation de la région. Grâce à ses interventions, des subsides permettent la construction d'une route riveraine reliant Cap-des-Rosiers à Percé et d'une autre entre L'Anse-

au-Griffon, où il a un établissement de pêche, et Penouille. D'autres dossiers qu'il défend ont trait à l'accessibilité de l'enseignement, à l'amélioration du système judiciaire et à la reconnaissance des mariages de fait.

Autres entreprises anglo-normandes

Durant la seconde moitié du 19^e siècle, au moment où se complète l'extension des pêcheries en Haute-Gaspésie, on constate en 1876 que 17 sociétés anglo-normandes de la Gaspésie exploitent 30 établissements de pêche sur la Côte-Nord entre Moisie et Blanc-Sablon.

Familles jersiaises et guernesaises ayant eu des entreprises ou des commerces de pêche en Gaspésie

- Ahier, Alexandre, Baker, Balleine, Bertram, Biard, Carrel, Carteret, Collas, De la Perelle, De Quetteville, Dumaresq, De Ste-Croix, Du Val, Fauvel, Fruing, Girard, Godfrey, Gosset, Hamon, Hardley, Henry, Huelin, Janvrin, Lampierre, LeBas, LeBoutillier, LeCouteur, LeGrand, LeGresley, LeGros, LeHollier, LeMarquand, LeMesurier, Luce, Marsy, Mourant, Perchard, Perrée, Pipon, Prialux, Robin, Savage, Slous, Valpy, Warne, Wilson et Wright.

De valeureux capitaines au service des entreprises morutières jersiaises s'illustrent au cours de leurs nombreux voyages les conduisant dans les Antilles, en Amérique du Sud et en Europe. Parmi eux, il y a Peter Du Val, John A. Vibert, Amice LeMoignan et le dernier capitaine de goélettes pour la compagnie Robin en Gaspésie : Charles Morin.

Charles Morin, dernier capitaine de goélettes pour la Robin

En 1936, le capitaine Charles Morin est aux commandes de la *Coronation*, une goélette de la compagnie Robin, pour son dernier voyage. Né en Normandie en 1884, Morin fera une longue carrière au service de la compagnie Robin comme mousse, matelot et enfin capitaine. Après ses débuts en 1901 sur le *Mistletoe* et la *Majestic*, il s'embarque en 1902 sur le *Glenville* qui accoste à Paspébiac apportant d'outre-mer une « general cargaison » : sel, boissons, marchandises sèches, provisions et agrès de pêche. Chargé de morue séchée, une cargaison de 5 000 ballots de 126 livres chacun, le *Glenville* appareille de Paspébiac vers le Brésil, un voyage de 65 jours. De 1903 à 1909, Morin bourlingue sur le *C.R.C.* effectuant treize voyages au Brésil à raison de deux par année. Le *C.R.C.*, aux initiales de la Charles Robin & Company, y exporte de la morue séchée et au retour ramène principalement de la mélasse et du sucre brun des îles Barbados, de Rio de Janeiro, de Sao Paulo et de Recife. Sur la *Paspébiac* en 1910, il approvisionne les villages côtiers du nord du Nouveau-Brunswick, de la Gaspésie et de la Côte-Nord en marchandises venant des entrepôts de Paspébiac et de divers produits comme des madriers et planches, du bois de pulpe, du courrier et même des passagers. Ces périples de cabotage, ramenant à Paspébiac de la morue séchée destinée à l'exportation, durent de dix à quinze jours. C'est ainsi que Morin se retrouve successivement sur l'*Uruguay* en 1911, le *Ada Milred* en 1912, le *Speedy* en 1913-1914, la *Marina* en 1917, le *Alaska* en 1918 et enfin la *Coronation* en 1919. Il en devient le capitaine en 1925⁴.

Entreprenariat jersiais en tourisme

À la fin du 19^e siècle, des entreprises de pêche, confrontées à des crises financières et technologiques, subissent un déclin ou font faillite. Des entrepreneurs jersiais de Percé se tournent vers une industrie nouvelle : le tourisme.

Venu de Jersey en 1901, Charles Biard (1856-1936) établit son entreprise de pêche à l'anse du Nord. Avec ses fils Willy, Ernest et Francis, Charles Biard ouvre le Biard Beach Hotel & Cabins. En 1929, Ernest convertit sa maison en hôtel, The Haven.

Abner Bisson et le Percé Rock House

En avril 1902, le beau brigantin *Dawn*, de la compagnie Robin, construit à Pointe-Saint-Pierre, largue ses amarres du quai de Saint-Héliér, Jersey, mettant le cap sur Paspébiac. Plusieurs des 22 passagers, nouveaux exilés employés par la compagnie Robin, ne reverront plus Jersey. W. Bisson, le gérant du journal français de Jersey *La Nouvelle Chronique*, est d'autant plus intéressé à couvrir l'événement que son fils Abner C. H. Bisson est à bord comme passager : « [...] lentement, on a vu le "Dawn" tourner sur lui-même et pointer son beau-pré vers l'entrée du port. Des hurras se sont fait entendre, les mouchoirs ont été agités, un dernier au revoir, un "God bless you", [...] le "Dawn" [...] s'est élancé sur les flots [...] »⁵. W. Bisson ne reverra plus son fils. Abner C. H. Bisson travaille d'abord pour les Robin et, par la suite, il s'installe à Percé où il construit le Percé Rock House, un hôtel de luxe très prisé par les Américains.

L'immigration jersiaise

La plupart des Jersiais émigrant en Gaspésie sont engagés par la compagnie. Ils sont pêcheurs, commis, artisans, marins et ouvriers spécialisés. Par exemple, en 1846, la Robin en engage 150 dont plusieurs s'établissent sur le territoire. Les entrepreneurs jersiais font preuve d'un bon sens de l'organisation et d'une grande rigueur dans la conduite de leurs affaires. Pour être embauchés, les commis et hommes de métiers comme les charpentiers sont recrutés à Jersey et tenus de se soumettre à un sévère régime. Entre autres, ils sont obligés aux termes de leur contrat à demeurer célibataires et protestants. Par exemple, il faudra attendre jusqu'en 1942 avant que la maison Robin accepte son premier gérant catholique, Douglas Barrette, à Bonaventure.

Combien de familles gaspésiennes sont de souches anglo-normandes? L'Association Gaspé-Jersey-Guernesey, a identifié près de 400 noms de Jersiais ou de Guernesiais étant venus en Gaspésie⁶. Par ailleurs, à l'analyse de ces données, on constate que bon nombre d'employés anglo-normands arrivés en Gaspésie sont retournés à Jersey ou Guernesey sans pour autant s'établir en Gaspésie. En regard de la population gaspésienne, la proportion des Gaspésiens d'origine anglo-normande est très faible. Au recensement de 1881 (période correspondant à l'apogée des entreprises de pêches anglo-normandes), les Gaspésiens s'identifiant originaires des Îles-de-la-Manche sont de 238 sur une population de 39 593, soit moins de 1 %. Toutefois, ce pourcentage est plus élevé si on présume que des Gaspésiens anglo-normands installés dans la péninsule depuis plus d'une génération ont pu s'identifier par rapport à leur appartenance à la province de Québec. De plus, à ce même recensement, plusieurs répondants jersiais du Québec et de la Gaspésie se déclarent Français.

Des Jersiais gaspésiens se déclarent Français, 1881

- Mont-Louis : Charles LeLièvre; Rivière-au-Renard : John De Saint-Croix, George Dumaresq, Philip Langlois; Grande-Rivière : Philip Huelin, Jean Jean, Pierre LeMoignan; Paspébiac : Daniel Bisson, John Bossy, Élie De la Perrelle, John P. LeGand, John LeMarquand, John LeMasurier, Édouard LeSauteur; New Carlisle : Daniel Carcaud, George Weary; Saint-Jean-l'Évangéliste (Nouvelle) : George Fallu⁷.

Patronymes gaspésiens d'origine jersiaise ou guernesiaise

En 1964 et 1968, George F. Le Feuvre, chroniqueur au *Jersey Evening Post* sous le pseudonyme de George d'la Forge, fait le tour de la Gaspésie en visitant les villages où se trouvent des familles de souches jersiaises ou guernesiaises⁸. Les villages ou endroits identifiés sont : Marsoui, Grand-Vallée, Cloridorme, Grand-Étang, L'Échouerie, Rivière-au-Renard, L'Anse-au-Griffon, L'Anse-Jersey, Baie-de-Gaspé (Indian Cove, Anse St-George), Grande-Grève, Penouille, Rose Bridge, Gaspé, Sandy Beach, Malbaie, Pointe-Saint-Pierre, Barachois, Coin-du-Banc, Percé, Île Bonaventure, L'Anse-du-Cap, Grande-Rivière, Pabos, Chandler,

Newport, L'Anse-aux-Gascons, Port-Daniel, Shigawake, Hope Town, Paspébiac, Paspébiac-Ouest, New Carlisle, Bonaventure et New Richmond.

Les noms de familles jersiaises ou guernesiaises dont il rencontre des descendants ou qu'il relève à partir de pierres tombales des cimetières sont : Agnès, Ahier, Alexandre, Aubert, Aubin, Bannier, Barette, Beck, Becquet, Benest, Bertram, Biard, Binet, Bisson, Blampied, Bossy, Bouillon, Bourgaize, Bower, Briard, Cabot, Camiot, Carrel, Chedore, Cody, Collas, Coutanche, De Gruchy, De La Haye, De La Marre, De la Perelle, De Quetteville, Dolbel, Dumaresq, Esnouf, Fauvel, Fiott, Fruing, Gailliard, Gallichan, Gallie, Gaudin, Gavey, Gibaut, Girard, Godfray, Gossett, Guignon, Hamon, Harquail (Harquoil), Henry, Hotton, Hubert, Ingrouville, Janvrin, Jean, Journeau, Laffoley, Lawrence (Laurens), LeBoutillier, LeBreton, LeBrun, LeCocq, LeCouteur, LeDain, LeFeuvre, LeFloch, LeGallais, LeGarignon, LeGrand, LeGresley, LeGros, LeHuquet, LeLacheur, LeMaistre, LeMarquand, LeMasurier (LeMesurier), LeMoignan, LeMottée, Lenfesty, LeQuesne, LeScelleur, Letouzel, Lucas, Luce, Marett, Mauger, Michel, Nicolle, Ollivier, Orange, Orviss, Perrée, Pinel, Poingdestre, Powell, Rabey, Renouf, Robin, Romeril, Savage, Sheppard, Simon, Sohier, Sorsoleil, Ste-Croix, Syvret, Tostevin, Touet, Touzel, Trachy, Valpy, Vautier, Vardon, Vibert, Vincent, Weary.

Les relations interethniques

Les immigrants jersiais et guernesiais parlent français mais sont de confession anglicane et méthodiste. Ils doivent apprendre à cohabiter avec les diverses ethnies de la péninsule dont des Acadiens francophones et catholiques, des Anglais et Loyalistes surtout anglicans, des Écossais presbytériens et des Irlandais anglophones mais catholiques. Un portrait des Jersiais à Percé en fait foi.

Jersiais à Percé

« Quant à la population jerseyaise, toute d'origine française – elle ne parlait que le français à son arrivée ici – mais généralement de religion anglicane, elle semble n'être venue à Percé qu'après 1777. Noyée, du reste, au milieu d'habitants en ne partageant pas, les uns, ni sa langue ni sa religion, d'autres, sa langue mais non sa religion, d'autres enfin sa religion mais non sa langue, et vraisemblablement préoccupée tout autant de bonnes affaires et d'heureux mariages que de religion vraie et de langue ancestrale, elle se fit tantôt catholique ou protestante, tantôt de langue française ou anglaise, selon l'étiquette de ses alliances, sans jamais toutefois se départir de son amertume héréditaire à l'égard de la France d'une part, ni, d'autre part, de son profond attachement à la couronne britannique⁹. »

Dans les communautés de pêcheurs composées de plusieurs ethnies, on apprend à cohabiter. La plupart du temps l'intégration des Jersiais à la société gaspésienne se fait dans la coexistence. Et elle se fait mieux sur le plan de la langue que de la religion. Parfois, des tensions se manifestent comme à Grande-Grève en 1821.

Tensions entre Jersiais et Irlandais à Grande-Grève

En 1821, le docteur Von Iffland se rend vacciner les gens du district de Gaspé contre la petite vérole. Iffland relate qu'il a dû consacrer autant de temps à régler des chicanes qu'à pratiquer sa médecine. À Grande-Grève, il est témoin d'un conflit religieux opposant des méthodistes et des catholiques : « [...] un fanatique qui se nommoit Hiram Lord parut à Grande-Grève; à la tête d'un bon nombre de fanatiques comme lui, presque tous de l'Île de Jersey. [...] Il disoit qu'il n'y avait aucune rédemption pour le genre humain, mais que tous étoient condamnés à l'enfer sans aucune rémission. Il avoit tant d'horreur des catholiques, qu'avec le secours de deux ou trois de ses sectaires il coupa les croix qui étoient sur les tombeaux dans le cimetière [...] De leur côté les catholiques et surtout les Irlandois, ne restoient pas dans l'inaction, [...] car ils démolirent entièrement la chapelle de ces derniers, brisèrent la chaire et les bancs, et maltraitèrent de la

manière la plus cruelle et la plus dangereuse le pauvre ministre et nombre de ceux de sa croyance. Le ministre se retira dans le grenier de Mr. Lemesurier, pour échapper à la vengeance de quelques Irlandois les plus exaltés¹⁰. »

La sévérité des règles d'embauche des compagnies anglo-normandes voulant que leurs employés (commis, hommes de métier) soit célibataires explique le peu de femmes anglo-normandes à avoir émigré en Gaspésie. Les hommes jersiais et guernesiais sont donc amenés à épouser des femmes d'un autre groupe ethnique et souvent ils devront changer de religion s'ils veulent prendre comme épouse une Acadienne, une Canadienne française, une Irlandaise ou une Écossaise catholique. C'est le cas de Pierre LeMoignan de Grande-Rivière qui épouse en 1837 une Canadienne française avec laquelle il aura douze enfants. Les mariages mixtes expliquent que plusieurs Jersiais mariés à des Gaspésiennes acadiennes ou canadiennes-françaises s'assimileront peu à peu aux Gaspésiens francophones.

Sachant lire, écrire et compter, donc plus instruits que bien des Gaspésiens francophones, les Jersiais occupent des fonctions importantes dans l'administration publique (ex. : maître de poste) et dans la politique. On les retrouve souvent maire ou secrétaire-trésorier du conseil municipal.

Apports jersiais à la Gaspésie

Sous divers apports – toponymie, architecture, linguistique, folklore –, les Jersiais ont marqué de façon distinctive leur Gaspésie d'adoption.

Une toponymie jersiaise

On observe divers apports jersiais à la toponymie gaspésienne. L'Anse-à-Jean (près de Ruisseau-Castor) doit son nom à un pionnier Julien Jean. Le portage Saint-Héliel reliant Grand-Étang à l'Anse-à-Valleau fait référence au Jersiais George Godfray (1862-1940) qui hérite de la seigneurie de Grand-Étang par l'entremise de son mariage avec la veuve du seigneur Thomas LeBreux. Était-il de Saint Héliel?

Jersey Cove, le temps d'une commune

Entre 1830 et 1935, quelques familles en provenance de l'île Jersey s'établissent dans une petite anse située aux limites des paroisses de L'Anse-au-Griffon et de Cap-des-Rosiers. Ces Jersiais, des méthodistes, se construisent une église et nomment l'endroit Jersey Cove. Pour leur part, les habitants des deux villages voisins donnent au lieu le nom de *La Commune*. Les Jersiais de Jersey Cove, des Sorsoleil, Touet, Coutance, Salter, Thoreau, Carswell, Huquet, Binet et autres se montrent très industriels. Le recensement de 1861 indique que leur chef de file, John Sorsoleil, dispose de deux maisons, d'un moulin à farine et d'un moulin à scie, les deux actionnés par l'eau. En 1871, ils quittent tous Jersey Cove de façon précipitée sans aviser qui que ce soit. Cette façon de faire laissera d'eux un souvenir amer dans le milieu. Quelles raisons ont-ils de fuir ? La crise économique qui a cours et la récolte de foin manquée ? La chasse à la baleine qui décline ? La perte par John Sorsoleil de deux de ses fils morts en mer dont l'un en harponnant une baleine ? En 1872, John Sorsoleil est rendu à Saint-Paul au Minnesota. La reconstruction de Chicago, ravagé par le feu l'année précédente, lui procure du travail¹¹.

L'origine toponymique de cap Bon-Ami n'est pas étrangère à la présence à Grande-Grave d'un commerçant de morue guernesiais, Héliel Bonamy, dans les années 1770. L'anse Saint-George rappelle le nom d'un autre Guernesiais, George Le Mesurier, pionnier de l'endroit. Vers 1825, John Rose, né à Guernesey (1790) fonde un village qu'il nomme Roseville mais qui devra changer de nom car une autre localité du Québec porte déjà ce nom. Le Roseville gaspésien devient donc Rosebridge. Le toponyme Prével revient à George Prével (1822-1885) qui s'installe à Chien-Blanc (Saint-Georges-de-Malbaie) en 1845. Même si on garde de lui le

souvenir d'un homme intransigeant en affaires, on reconnaît à Prével le mérite d'avoir fourni les fonds pour la construction de la chapelle de l'endroit. Le lieu Fauvel conserve la mémoire de William LeBoutillier Fauvel, gérant général de la LeBoutillier Brothers avant de devenir député libéral de Bonaventure à la Chambre des communes de 1891-1897.

Un art de construire

Dans l'architecture, l'influence anglo-normande se reflète dans le travail de leurs charpentiers, passés maîtres dans l'art de la construction navale. On leur doit la qualité des revêtements de planches à clins utilisées sur les bâtiments de pêche et les résidences. Ils ont aussi habilement fait usage de motifs ornementaux tels que l'œil-de-bœuf, les poteaux de galeries de forme octogonale et les frises en dentelle.

Le « jèrriais »

À Jersey, le français a longtemps été la langue officielle des États de Jersey et la seule langue d'éducation dans les écoles. Le français jersiais, le *jèrriais*, est un vieux dialecte normand. Le parler jèrriais, présent autrefois en Gaspésie, est maintenant disparu. George F. Le Feuvre note qu'en 1949, il eut une longue conversation en jèrriais avec Charles Powell de L'Anse-du-Cap.

Le jèrriais écrit

« Comme j'l'ai mentionné d'avant, lé Sieur Arthur G. Le Gros, charmant agent-général à Paspédgia pour les Robîns (pour toute La Côte), est en train d'êcrithe des articl'yes au sujet, et i'vaut la peine d'êt' membre dé la Société Historique de la Gaspésie pour pouver les liêthe dans ses publicâtions. J'ai pâssé bein d's heuthes pliaîsantes auve li et sa danme et sa fanmîle siez li à Paspédgia.

Ch'est pliaîsant d'y'aller, à Paspédgia. Nou-s-y trouve acouo des Jèrriais¹². »

Bilingues, les Anglo-normands gaspésiens font usage du patois normand à la maison et de l'anglais au travail, à l'église et à l'école.

Deux mots couramment utilisés au Québec seraient en lien avec la Gaspésie jersiaise. Le canadianisme « zarzais » viendrait de « jarzais » (jersiais) signifiant niais, imbécile, peu futé. Quand les Gaspésiens vont travailler à l'extérieur de la région, ils disent souvent qu'ils partent faire une « runne » : aller faire une runne à la Baie James ou une runne en Alberta. Le mot « run » utilisé en Gaspésie nous vient d'un emprunt au parler jersiais qui désigne un poste de pêche. Le linguiste Frank Le Maistre en donne l'explication : « Établissement de pêche en Gaspésie, etc.; *Les runs de Robin à la Côte* – de la compagnie Robin. *Empliyé sus les runs...Les runs d'Terre-Neuve*. Sans doute dérivé de *run* au sens d'espace, place pour travailler, etc. On emploie plutôt le terme au pluriel. Disons que les Jersiais de la Gaspésie auront anglicisé le terme au besoin à “room” ce qui se dit toujours là-bas¹³. »

Les Jersiais dans l'imaginaire gaspésien

Les Jersiais ont leur place dans l'imaginaire gaspésien à travers les chansons et la légende.

L'hivé est une vieille chanson de Jersey qu'un habitant de la Baie-des-Chaleurs a fait parvenir au *Foyer canadien* qui l'a publié en 1866. Nous publions le premier et le dernier de ses huit couplets en jèrriais et en français¹⁴.

L'hivé

Ah! Coussin Tom, i fait grand frait;
Entre bein vite, apprech' du feu;
Là, pren un' tchaire, et assieds te;

L'hiver

Ah! cousin Tom, il fait grand froid;
Entre bien vite, approche du feu;
Là, prends une chaise, et assieds-toi;

Il y a longtemps qu'nou n't'avait veu.

*Il y en a bein tchi souffrent à ch't heure.
Et un grand nombre, j'en sis seus,
Tchi n'ont ni pain, ni feu, ni d'meure;
L'bouon Dgieu veaille avé pitchi d'ieux!*

Il y a longtemps que nous ne t'avons vu.

*Il y en a beaucoup qui souffrent à cette heure.
Et un grand nombre, j'en suis sûr,
Qui n'ont ni pain, ni feu, ni demeure;
Le bon Dieu veuille avoir pitié d'eux!*

Le caractère cupide d'un marchand de poisson jersiais se profile à travers cette seule chanson folklorique que nous connaissons sur les Jersiais gaspésiens. Sur l'air de *Les raftmans*, cette chanson a probablement été chantée par des pêcheurs gaspésiens se rendant faire la drave dans les chantiers québécois et ontariens au siècle dernier. Le marchand dont il est question a pu être l'un des marchands Collas établis à Pointe-Saint-Pierre qui se rendait le temps d'une saison de pêche faire une « run » dans le secteur de Rivière-Madeleine.

Chanson À la Madeleine, Bas-Canada

*À la Madeleine, Bas-Canada, (bis)
Monsieur Colas fait sa pêche là.*

Refrain

*La ri banbarde banbardé.
Laissez passer les raftmans
Banbardé bing bang.*

*Y couche dans le loft du chefaux, (bis)
Le plus petit trou passe un sceau d'eau.
(Refrain)*

*Il a dix barges, il a cinq rets, (bis)
Y a rien qu'un homme pour les monter.
(Refrain)*

*Monsieur Colas, il fait son gros, (bis)
Il porte la montre d'or au côté,
Il est trop fou pour la monter.
Laissez passer les raftmans
Banbardé bing bang¹⁵.*

Les Jersiais en chasse-galerie

Cette légende¹⁶ relate l'histoire de marchands jersiais de Rivière-au-Renard qui invitent des pêcheurs à les accompagner jusqu'à Jersey, le temps d'y visiter leurs blondes. Les hommes se débarrassent de leur chapelet et de leurs médailles et prennent place dans une grande baille (cuve ou demi-tonneau servant à saler la morue) qui file à grande allure dans le ciel vers Jersey. Une nuit de pleine lune, un pêcheur les voit revenir dans leur cuve qui tourne dans les airs au-dessus de l'eau. Il entend les cris des fêtards et des chiens à bord de la baille qui jappent. En tournoyant, la cuve vient atterrir sur le pont d'un hangar de pêche. Étourdis, les pêcheurs-voyageurs en ressortent et retournent à leur chaumière. Un homme tout de noir vêtu crie des ordres aux chiens qui montent avec lui dans la baille qui repart sans faire de bruit. Aussitôt le diable disparu, les pêcheurs-voyageurs retirent les médailles et le chapelet qu'ils avaient laissé dans une chaudière et y déposent chacun une pièce de monnaie. Le lendemain, à la basse messe, cet argent se retrouva dans la tasse du curé.

Des politiciens de souche jersiaise

Quelques Gaspésiens d'origine jersiaise ont fait carrière en politique. Francis LeMaistre sera le deuxième lieutenant-gouverneur de la Gaspésie (1785-1805). Au 19^e siècle : John Gosset, député de Bonaventure pour le Bas-Canada (1830-1832); John LeBoutillier, député de Gaspé pour le Bas-Canada (1833-1838) et du Canada-Uni (1844-1848 et 1854-1867); David LeBoutillier, député de Bonaventure pour le Canada-Uni (1851-1854); John LeMesurier, maire de Québec (1867-1869); William LeBoutillier Fauvel, député fédéral de Bonaventure (1891-1897). Au 20^e siècle : Frank Carrel, conseiller législatif, division du Golfe (1914-1940). Au siècle dernier : Michel LeMoignan, député provincial de Gaspé (1976-1981) et Élie Fallu, député provincial de Terrebonne (1976-1981) et de Groulx (1981-1985).

Michel LeMoignan

Originaire de Grande-Rivière, Michel LeMoignan (1919-2000) a eu une longue carrière d'enseignant en histoire au Séminaire de Gaspé. Sa passion pour l'histoire l'amène à fonder, en 1962, la Société historique de la Gaspésie, aujourd'hui la corporation du Musée de la Gaspésie. En 1976, il écrit une page de l'histoire du Québec en étant parmi les premiers prêtres à être élu à l'Assemblée nationale du Québec et le premier membre du clergé à accéder au poste de chef d'un parti politique au Québec, soit l'Union nationale en 1980. Sa carrière politique prendra fin l'année suivante. Son ancêtre, Pierre LeMoignan, était venu travailler pour la compagnie Robin en 1830 comme charpentier et aussi comme commis.

Élie Fallu, député et ministre

Élie Fallu est le Gaspésien de souche jersiaise qui a eu la plus importante carrière politique. Professeur d'histoire à l'Université de Montréal, il fut député successivement de Terrebonne et de Groulx de 1976 à 1985 dans les cabinets de René Lévesque et de Pierre-Marc Johnson, où il occupa les postes de ministre délégué aux Relations avec les citoyens et ministre des Communautés culturelles et de l'Immigration. Son ancêtre George Fallu, un charpentier de navire, arrive à Paspébiac en 1828.

Des artistes gaspésiens de souche jersiaise

Entre autres, deux femmes de souche jersiaise ont fait leur marque sur la scène artistique : Hélène LeBoutillier et Enid LeGros-Wise.

Hélène LeBoutillier, cantatrice

Née à Gaspé en 1872, Hélène LeBoutillier (1872-1912), fille aînée de Charles et petite-fille de John, connaît une brève carrière de cantatrice qui la fera triompher sur les scènes de plusieurs pays. Après des études au conservatoire de Boston, elle donne plusieurs concerts en Nouvelle-Angleterre ainsi qu'à Montréal. Sa voix de soprano, une voix d'ange qui n'a d'égal que celle de la grande Emma Albani, a l'art de séduire les connaisseurs dont Mgr Tétu, chroniqueur musical à l'*Action Catholique*. « Elle chanta à la Basilique de Québec un *Ave Maria* que je ne pourrai jamais oublier, pas plus que son *Repentir* de Gounod et *Le Crucifix* de Faure [...]» Une bourse d'études de deux ans l'introduit au Grand Opéra de Paris. Elle chante aussi à Londres et sur plusieurs scènes européennes. À son retour d'Europe elle remporte un vif succès à Montréal, où elle se produit, entre autres, à la salle Karn, au parc Sohmer et au Monument national. Elle met fin à cette carrière trépidante lorsqu'elle marie le docteur Arthur Lavoie de Sillery. Les Soirées musicales du Vieux-Québec lui donnent l'occasion de chanter accompagnée au violon par l'écrivain Edmond de Nevers, ami de son bouillant beau-frère Olivar Asselin¹⁷.

Enid LeGros-Wise, porcelainière

Née à Paspébiac, fille d'Arthur LeGros de souche jersiaise, la porcelainière Enid LeGros-Wise est une grande artiste gaspésienne de renommée nationale et internationale. La qualité et l'importance de son œuvre artistique lui ont valu de nombreuses distinctions ou prix dont deux Croix de Chevalier en France (1969), le prix Sarajevo de la Yougoslavie – remis lors de la Première Triennale mondiale de la petite céramique (1984) – et le prix Mérite culturel gaspésien (1996). Elle a été reçue membre de l'Académie royale des Arts du Canada (R.C.A.) en 2007.

1. Chanson « À la Madeleine, Bas-Canada » tirée de : Raoul Roy, *Le chant de l'alouette*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, p. 81.
2. Auguste Béchard, *La Gaspésie en 1888*, Québec, L'Imprimerie Nationale, p. 21.
3. Carmen Roy, « Les Jersiais en Gaspésie », *Amérique française*, vol. 3, n° 3, mai-juin 1951, p. 37.
4. Michel Bourdages, « Charles Morin, dernier capitaine de goélette en Gaspésie », *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VI, n° 4 (24), octobre-décembre 1968, p. 149-157.
5. F. M. Gibaut, « Les Jersiais en Gaspésie », *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VII, n° 2 (26), avril-juin 1969, p. 59-60.
6. « Patronymes jersiais ou guernesiais arrivant en Gaspésie » dans www.museedelagaspesie.ca
7. « Au recensement canadien de 1881. Les Jersiais de la Gaspésie se déclarent français! » dans www.tonylesauteur.com
8. George F. Le Feuvre, *Jèrri jadis en jèrriais*, Jersey, Don Balleine Trust, 1973, p. 120-193.
9. C.-E. Roy, *Percé – sa nature, son histoire*, 1947, cité dans Marguerite Syvret, « Jersey settlements in Gaspé », *Bulletin de la Société Jersiaise*, vol. XVIII, n° 3, 1963, p. 188.
10. Anthony Von Iffland, « aperçu d'un voyage dans le District de Gaspé pendant les mois de Mai, Juin, Juillet et une partie d'Août 1821 », *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. VII, n° 1 (25), janvier-mars 1969, p. 23.
11. Émile LeScelleur, « Les Sorsoleil de Jersey Cove » *Gaspésie*, vol. 25, n° 3 (99), septembre 1987, p. 40-46.
12. Le Feuvre, *op. cit.*, p. 163.
13. Frank Le Maistre, *Dictionnaire Jersiais-français*, Jersey, Don Balleine Trust, 1966, p. 465.
14. « Chanson gaspésienne », *Le Foyer canadien*, août 1866, p. 396-398.
15. Raoul Roy, *Idem*.
16. Jean-Claude Dupont, *Légendes de la Gaspésie et des Îles-de-la-Madeleine*, Ste-Foy, Éditions J.-C. Dupont, 1995, p. 24-25. La légende « Les Jersiais en chasse-galerie » provient des Archives de folklore de l'Université Laval, collection A. Maillet, document 605.
17. Claire Marcil-Bruchési, « Conte de Fée pour un soir de mai », *Revue d'histoire de la Gaspésie*, vol. X, n° 1 (37), janvier-mars 1972, p. 45-47.

Sources

- Marc DESJARDINS et autres, *Histoire de la Gaspésie*, Québec, IQRC, 1999, p. 361, 534-535, 690, 720-722.
- Jean-Marie FALLU, *Une histoire d'appartenance – La Gaspésie*, Québec, Les Éditions GID, 2004, 557 p.
- John LE GARIGNON, « La présence jersiaise en Gaspésie », *Revue d'histoire et des traditions populaires de la Gaspésie*, volume XVI, n°s 2 et 3 (62-63), avril-septembre 1978, p. 49-192.
- Abbé Jean-Baptiste Ferland, *La Gaspésie*, Imprimeries A. Côté, Québec, 1879, pp. 185-188.
- *Histoire de Jersey* dans www.tonylesauteur.com

Les De Ste-Croix : ils sont venus de Jersey

Par Angelo Ste-Croix, Montréal

Gaspésien d'origine jersiaise, du côté de son père, l'auteur trace l'histoire de sa famille Ste-Croix (Fortin¹) dont le nom d'origine était De Ste-Croix. L'aventure familiale en terre gaspésienne débute avec Guillaume De Ste-Croix, arrivé au Canada entre 1795 et 1798, en provenance de l'île de Jersey (territoire britannique autonome).

D'après les registres de St-Hélier, capitale de Jersey, Guillaume y est né en 1772, étant le fils de Jean De Ste-Croix et d'Élisabeth LeMercier. Son parrain et sa marraine étaient ses grands-parents paternels, Guillaume De Ste-Croix et Marie LeGeyt. Il s'est éteint le 14 février 1815 (à l'âge de 42 ans et 10 mois) et il a été inhumé d'abord au cimetière de la Pointe-St-Pierre² pour être transféré ensuite au cimetière de Barachois (près de Percé). La cause de son décès demeure toujours inconnue.

La présence de Guillaume au Canada est attestée par son mariage du 8 janvier 1802 avec Marguerite Chicoine. Or, bien que célébré à Pointe Ste-Pierre ou à Gaspé, il a été enregistré à Percé³.

L'île⁴ de Jersey

L'île a une superficie de 116 km carrés et elle compte aujourd'hui environ 91 000 habitants. Les récifs des Écréhon et des Minquiers et quelques autres îlots inhabités y sont rattachés.

Avant le VIII^e siècle l'Île était généralement française. L'émigration massive des Bretons vers les côtes de l'ancienne Armorique au VI^e siècle, les a amenés jusqu'aux îles de la Manche. À la même période, saint-Hélier⁵ aurait évangélisé Jersey. Par la suite, Jersey a été tantôt française tantôt anglaise quoique le plus souvent rattachée à l'Angleterre. Ainsi, au IX^e siècle, elle a appartenu au royaume de Bretagne pendant 70 ans. En 1204, le roi de France, Philippe-Auguste, conquiert la Normandie mais les îles de la Manche restent sous le contrôle de Jean-sans-Terre, roi d'Angleterre et duc de Normandie. La bataille de Jersey du 6 janvier 1781, a été la dernière tentative française de conquérir l'île.

Trois langues sont parlées à Jersey : l'anglais, le français et le jersiais (d'origine normande)

- L'anglais est la langue maternelle d'environ 85% des habitants de Jersey.
- Le français est la langue maternelle d'environ 15% des habitants de Jersey (environ 15 000 Français sont installés à Jersey).
- Le jersiais est la langue maternelle d'environ 3% de la population soit 2 700 locuteurs (ils étaient 5 700 en 1989). Le jersiais est compris par environ 10 000 personnes soit près de 12% de la population.

La Gaspésie : terre d'accueil de Guillaume De Ste-Croix

Durant la colonisation française, le manque de soutien par la France à l'établissement d'une population permanente en Gaspésie a freiné l'implantation de colons. Dans les faits, la majorité des gens passant par la Gaspésie n'y séjournait que pour la saison de pêche. Au milieu du XVIII^e siècle, la France, ayant été trop occupée avec la guerre qui sévissait en Europe, y a concentré la majorité de ses forces militaires. Ainsi, l'Angleterre n'a affronté que peu de résistance de la part de la France pour conquérir la Nouvelle-France.

L'arrivée de Guillaume De Ste-Croix en Gaspésie (entre 1795 et 1798) se situe à environ 40 ans après la défaite française de 1760. Il est probablement arrivé au sein d'un convoi de la compagnie des frères Janvrin

ou de celle de Charles Robin. Bien que l'on puisse affirmer que Guillaume était de religion anglicane⁶, il est impossible de connaître la langue qu'il parlait car il y avait quatre trois possibilités : l'anglais, le français, le jersiais, ou un mélange de ces langues. Comme la majorité des Jersiais étaient anglicans, les Canadiens français les ont pris pour des Anglais même si leur langue maternelle était le français puisque c'était la langue officielle de Jersey à cette époque.

L'importance de la pêche à la morue pour tous ces arrivants jersiais

L'industrie de la morue s'est implantée très tôt dans l'histoire de la Gaspésie. Elle s'est taillée une place exclusive et incontestée jusqu'au-delà du XIX^e siècle, en raison de l'arrivée massive des compagnies de pêche anglo-normandes.

On a pu constater que : « Déjà en 1777, deux Anglo-normands de l'Île Guernesey, Helier Bonamy et Nicolas Le Mesurier étaient établis à Grande-Grave et employaient une soixantaine d'engagés de pêche. Vers la fin du XVIII^e siècle, une firme de Jersey menée par les frères Janvrin, installée aussi à Grande-Grave, faisait de si bonnes affaires qu'elle arrivait au second rang en volume de production en Gaspésie après la compagnie Robin. Elle continua à prospérer jusqu'en 1855, date à laquelle elle fut achetée par la firme William Fruing & Compagny. Enfin une troisième entreprise très importante, celle de William Hyman s'établit vers 1845 à l'est de celle de Janvrin⁷. »

Avec la venue de ces compagnies de pêche, une certaine forme d'exploitation de génération en génération se mis en place ou : « Durant des générations entières, la population gaspésienne fut maintenue dans ce cercle vicieux où le marchand occupait aussi le poste de fournisseur des biens de consommation, et où le système de crédit gardait la majeure partie de cette population dans la dépendance, voire même souvent presque en état de servitude. L'attitude conservatrice et paternaliste de ces compagnies, qui évidemment décourageaient l'éducation des garçons qui ne devaient espérer autre chose que de devenir pêcheur comme leur père, contribua à maintenir cette population dans un contexte des plus traditionnels. Ainsi, jusqu'à la dernière Grande Guerre, ce fut essentiellement le même genre de vie qui perdura de père en fils, de mère en fille⁸. »

Payer leurs dettes et celles de leurs parents

Guillaume et ses descendants ont fort probablement connu cette exploitation, mais il fallait composer avec ce qui était disponible pour subvenir aux besoins familiaux d'où une alimentation reposant essentiellement sur la morue et les patates. Heureusement qu'il y avait un peu de mélasse pour accompagner le tout.

Lors d'une visite du magasin Hyman, situé dans le Parc Forillon, j'ai jeté un coup d'œil dans un ancien livre de compte où était inscrit le nom de quelques-uns de mes aïeux et cela m'a causé toute une surprise. Là, j'ai pu voir qu'ils trimaient dur pour payer leurs dettes et celles de leurs parents⁹.

Mon père, aujourd'hui âgé de 76 ans, m'a raconté que dès l'âge de douze ans, il accompagnait mon grand-père Élias à la pêche à la morue comme c'était la coutume à ce moment-là. Par la suite, il a travaillé dans les chantiers forestiers comme cuisinier. À l'âge de 17 ans, il œuvra à titre d'assistant-gardien de phare, à plusieurs endroits¹⁰, jusqu'à leur fermeture à la fin des années soixante. Après cela, il s'est exilé, comme plusieurs autres Gaspésiens, à Montréal.

La petite histoire des Ste-Croix s'est déroulée d'abord de Guillaume, à Aubin (qui colonisa la région de Cap-des-Rosiers) pour ensuite se poursuivre par l'entremise de mon père, Hermes, de moi-même et de mes enfants. Débutée à Jersey, elle est maintenant implantée à Montréal après s'être arrêtée à Pointe St-Pierre et à Cap-des-Rosiers.

Soyons fiers de nos origines. De Guillaume, le pêcheur de morue à Angelo (moi-même) maître de poste, noyé dans la cohue de la grande ville, l'histoire des Ste-Croix s'est écrite entre Jersey, la Gaspésie et Montréal. Que de chemin parcouru! J'imagine mon ancêtre Guillaume, sur son île, se préparant pour le voyage vers une contrée inconnue pour suivre ce poisson (la morue) qui fit vivre plusieurs générations de mes aïeux. ■

1. Fortin : Le nom de famille de sa mère Angélique Fortin, descendant de Julien Fortin dit Sieur de Bellefontaine, originaire de Saint-Cosme-en-Vairais, petit village de France. Pour plus d'informations sur la famille Fortin et Ste-Croix, voir le site : www.genealogiestecroix-fortin.com.
2. Aujourd'hui, la Pointe St-Pierre est une anse entre St-Georges-de-Malbaie et Barachois, tout près de Percé.
3. Ces informations proviennent en grande partie de la recherche de M. Thomas Ste-Croix, résident de Laval, qui m'a gracieusement remis une copie de ses recherches que j'avais découvertes par hasard à la bibliothèque du centre d'archives du Musée de la Gaspésie.
4. Information venant du site internet : www.wikipedia.org/wiki/jersey.
5. Hélier de Jersey (VI^e siècle), moine originaire de Tongres en Belgique, devint ermite à Jersey et donna son nom à Saint-Hélier, principale paroisse de l'île qui est fêtée le 16 juillet de chaque année.
6. Car nous savons qu'il se convertit au catholicisme par un acte d'abjuration (12 septembre 1802). Par la suite, il y eut réhabilitation de son mariage par un mariage catholique (31 octobre 1803) permettant de légitimer la naissance de leurs deux premiers fils. Cette référence provient de la recherche de Thomas Ste-Croix déjà cité.
7. Maxime St-Amour, *Parc national Forillon : L'harmonie entre l'homme, la terre et la mer*, centre édition du Gouvernement du Canada, édition 1988, p. ?
8. *Ibid.*, p. ?
9. Les dettes se transmettaient de père en fils.
10. Il travailla dans plusieurs phares sur l'Île Anticosti, sur la Côte-Nord, sur l'Île du Corossol et en Gaspésie aux phares de Métis-sur-Mer, de Pointe-à-la-Renommée (près de l'Anse-à-Valleau), ainsi qu'à celui de Cap-des-Rosiers. Pour en savoir plus sur la vie de mon père et des phares du Québec, voir mon site : www.genealogiestecroix-fortin.com

Les Fallu, de Jersey à la Gaspésie

Par Jean-Marie Fallu, rédacteur en chef

On doit à George Fallu, charpentier de navire débarqué à Paspébiac en 1828, la souche des Fallu en Amérique. En cherchant les racines de cette famille, on découvre ses ramifications anciennes à Jersey, liées à de vieilles coutumes, et on suit le parcours de George, un homme entreprenant qui sera un pionnier de Nouvelle*.

Les Fallu à Jersey avant le 19^e siècle

À Jersey, la famille Fallu a des racines très lointaines qui remontent aussi loin qu'au Moyen-Âge. La première apparition du patronyme « Fallu » se trouve dans un rôle de cour de 1309. Robert l'Évesque et Jean Falu ont été surpris la nuit sur les terres du Roi à « le Mourier » en train de pêcher avec des filets. Les deux furent détenus en prison avec cautionnement. On apprend par la suite que Jean Fallu est mort en prison. Son compagnon s'en est mieux tiré; il a obtenu sa libération en payant 20£. À Saint-Ouen, Pierre Falu est accusé de ne pas avoir acquitté ses redevances au Roi en pain et en vin. Une autre accusation pèse contre ce dernier et Jean Fallu, celle d'effectuer des labours qui empiètent sur le chemin du roi. Tous deux seront grâciés¹.

Dans les « Extente de l'Île de Jersey² » de 1528, 1607, 1668, et 1749, on remarque qu'il y a des Fallu à Grouville, Saint-Pierre, Sainte-Marie, Saint-Sauveur, Saint-Jean et Saint-Ouen.

Le patronyme Fallu

La graphie du patronyme « Fallu » est constante à Jersey dans les registres de Saint-Pierre depuis au moins 1585. Toutefois, il arrive de rencontrer dans les *Extente de l'Île de Jersey* des graphies vraisemblablement dictées par la phonétique telles : Falu, Falue, Fallue, Falluë, Fallu. À ne pas confondre, à Jersey, les Fallu avec les Falle ou les Falla. Par ailleurs, Falluet pourrait dériver de Fallu.

On accorde plusieurs interprétations à l'origine et au sens étymologique du nom « Fallu ». D'après le généalogiste Alfred S. Pipon, « Falle, Falla et Fallu » seraient d'origine normande mais des noms de famille distincts, dérivés du nom germanique « Falke » écrit sous trois formes : « Fahl, Fahla et Falho ». Le sens étymologique de Falk ou Falke serait « faucon » et celui de Fallas serait « fallus, fallum, défaut; faux, peu sûr³. » En France, le nom Falluel ou Faluel vient de l'ancien français « *falue*, une tromperie; un homonyme désignant une sorte de gâteau, d'où surnom possible de pâtissier⁴. » Aussi, en Normandie, « une fallu » désigne une pâtisserie.

Durant son exil, le célèbre écrivain Victor Hugo qui a habité à Jersey (1852-1855) et à Guernesey (1855-1870) est en lien de deux façons avec la terminologie Fallu. Dans son poème « Guitare⁵ », il fait référence au « mont Falù ». S'agit-il du mont Fallu à Saint-Pierre, Jersey?

Guitare

*Dansez, chantez, villageois ! la nuit gagne
Le mont Falù.
Le vent qui vient à travers la montagne
Me rendra fou !*

Victor Hugo et « La Fallue »

Après s'être installé à Saint-Pierre, capitale de l'île de Guernesey, dans une maison (Hauteville-House) qu'il décrit comme « une sorte de nid de goélands », Victor Hugo loue à quelques pas une maison, « La Fallue »,

qu'occupera sa maîtresse, Juliette Drouet. Ce nom « La Fallue » : est-ce en raison de la pâtisserie ou d'une famille Fallu de Guernesey? Juliette y loge de décembre 1856 à février 1864. De ses fenêtres elle peut observer son amant-poète. « Me voici donc enfin votre voisine. C'est à bout portant maintenant que je vous décocherai mes tendresses et mes baisers. Il me semble que ce rapprochement de nos deux habitations rapproche aussi nos deux âmes⁶. » C'est de la Hauteville-House que Hugo écrira, entre autres, *Les travailleurs de la mer*, paru en 1866.

Une présence toponymique

Le nom Fallu est bien présent dans la toponymie de Jersey.

Le mont Fallu

Dans la paroisse de Saint-Pierre, les Fallu habitent dans la vallée de Saint-Pierre. Le fait que plusieurs familles Fallu se sont installées au sommet de la colline, probablement à l'endroit du Vale Farm Cottage, explique – d'après le généalogiste Alfred S. Pison – pourquoi le chemin porte le nom de « Le mont Fallu » depuis 1598. Avant 1598, ce chemin portait le nom de « Le mont Verrin ».

Le moulin de Quétivel

Au pied de la colline, à la jonction du chemin « Le mont Fallu » et de « La vallée de St-Pierre » se trouve le moulin de Quétivel (*lé moulin d'Tchévité* en jèrriais). Une première mention du « moulin de Keytivel » remonte à 1309. Le nom peut venir de « vel(les) », un appellatif normand issu du vieux norrois *vella* ou du vieil anglais *wella* pour « source, cours d'eau ». Le moulin est la propriété du roi ou du seigneur du fief. Avant que le moulin soit privatisé lors de la Réforme anglicane, vers 1550, les habitants doivent au seigneur le « service au moulin », soit lui fournir une gerbe de blé sur seize, en plus de la maintenance et du travail au moulin. La tradition orale veut que Philippe, le père de George Fallu, ait été meunier au moulin de Quétivel. En fonction jusqu'à la fin du 19^e siècle, le moulin est aujourd'hui préservé comme site historique par The National Trust for Jersey.

Le clos Fallu

Une tradition jersiaise consiste à désigner les fermes et, de façon générale, les habitations par un nom distinctif. Deux fermes portent encore l'appellation Fallu. La première est située dans la paroisse de Saint-Martin. Il s'agit du « Clos Fallu ». L'inscription gravée sur un pilier de granit daterait du 18^e siècle. La seconde est située sur la « rue du Clos Fallu » et est inscrite sous le vocable « Petit Clos Fallu ».

Anciennes coutumes jersiaises

Les pierres de mariage

Selon la tradition, des nouveaux mariés fixaient au-dessus de la porte de leur maison nouvellement construite une pierre de mariage sur laquelle sont gravées leurs initiales. Cette pierre de mariage placée sur une maison du mont Fallu porte les inscriptions « JSM et FLF, 1714 », soit probablement Jean Simon marié à Françoise Le Feuvre en 1714. Photo : Jean-Marie Fallu, 1977.

Le clos des pauvres

À Jersey, une façon d'aider les pauvres consistait à léguer en héritage à la communauté un terrain – un clos – au bénéfice des pauvres. Le clos, administré par la municipalité, était loué à un fermier et la rente obtenue était distribuée aux pauvres de l'endroit.

Le broquage

D'après une coutume ancienne, chaque habitant dont le terrain surélevé donne directement sur le muret de pierre du chemin public est tenu d'en tailler la bordure. Le connétable fait respecter le règlement lors de ses deux inspections annuelles : la première quinzaine de juillet et de septembre. Le niveau de la coupe est de 30 cm au-dessus d'une route principale et de 25 cm pour une route secondaire.

Le chemin du « perçage »

Le chemin du « perçage » à Saint-Brelande. La légende veut que quelqu'un ayant commis un crime ou un méfait pouvait obtenir sa liberté en se rendant d'abord à l'église pour reconnaître sa faute auprès du ministre. Ensuite, ce dernier accompagnait le coupable le long d'un chemin dit du « perçage » qui partait de l'église vers la rive où un bateau devait l'attendre. Il était capturé s'il quittait les limites du chemin ou si aucun bateau n'était à la rive lors de son arrivée. Une fois sorti de l'île, le mécréant ne pouvait plus y revenir. Photo : Jean-Marie Fallu, 1977.

George, l'ancêtre des Fallu gaspésiens

George, l'ancêtre des Fallu en Gaspésie et en Amérique est de la lignée des Fallu de Saint-Pierre qui remonte aussi loin que Matthieu Fallu qui marie Catherine Robin vers 1585. Le père de George, Philippe Fallu, a été baptisé le 25 septembre 1771 à l'église Saint-Pierre où on accueille sa dépouille en 1821. C'est aussi à Saint-Pierre que les huit enfants de Philippe seront baptisés dont le 6^e, George.

- « 15 janvier 1809. George Fallut, fils de Philippe Fallut et de Suzne Le Feuvre, présenté à l'église par Abraham Le Feuvre et Suzanne Baudain, sa femme⁷. »

De façon générale, les Fallu à Jersey semblent avoir été liés à la terre. Un seul Fallu, originaire de la paroisse de Saint-Pierre, est enregistré comme matelot, précisément à l'occasion de son décès par noyade.

Il est attesté, dans une lettre (28 mars 1881) adressée par Elie Fallu (neveu de George) depuis Victoria en Australie, que les Fallu à Jersey vivaient à la campagne et parlaient français. Les Fallu, comme tous les citoyens de l'île, sont anglicans, une religion qu'ils ont spontanément adoptée, sans contrainte, à la Réforme. Ils se définissent d'allégeance royale envers le roi d'Angleterre en tant que descendants du duc de Normandie, sans pour autant être « anglais » et encore moins dépendre du parlement anglais.

À noter que dans la tradition anglicane, le prénom George – comme George Fallu – s'écrit sans « s ».

Un grand nombre de Jersiais doivent quitter leur île en raison du droit d'aînesse, qui, découlant du « Grand coutumier normand » en vigueur à Jersey, oblige le père à réserver l'entière de son bien terrien au fils aîné de sa famille, au détriment des autres enfants qui doivent souvent émigrer pour subsister. Ce sera le cas de George qui est au 6^e rang dans sa famille, ainsi que d'Élie qui fera carrière dans la marine marchande britannique en Angleterre, puis en Australie où il s'établira. Par ailleurs, l'aîné, Philippe, ne se prévaut pas longtemps de son droit puisqu'il s'établit à Liverpool

D'après le généalogiste Alfred S. Pipon, la dernière personne porteuse du patronyme Fallu à Jersey fut la veuve d'Henri Fallu. Ce dernier tomba au champ d'honneur en France en 1915. Sa veuve lui survécut et mourut en 1932.

Charpentier pour la Robin à Paspébiac

George Fallu, un charpentier, est au nombre de ces gens de métier venus travailler pour la compagnie Robin. Il a reçu une solide formation de menuisier de marine et de charpentier quand il débarque à Paspébiac muni de son coffre à outils. Au moment de quitter Saint-Hélier, au printemps 1828, George a 20 ans et il promet

formellement à sa mère de revenir au terme de son engagement auprès de la « Charles Robin & Colas Company ». Mais une traversée houleuse, de près de deux mois à vomir ses entrailles, l'incitera à renier sa parole et à renoncer au voyage de retour.

1826 ou 1828 ?

George Fallu est-il arrivé à Paspébiac en 1826 ou 1828 ? Jusqu'à tout récemment, un écrit laissé par son fils, Lazare, en 1936, et la tradition orale familiale ne permettait pas d'en douter. Or, une inscription laissée dans sa bible en vieux français porte à croire que George serait arrivé deux ans plus tard : « ge à rive à paspebiac le 11 mai 1828 ».

Paspébiac évoque la pêche à la morue mais il ne faut pas négliger l'importance de son chantier naval. On effectue radoubs et carénages et on construit aussi des bateaux. On construit les « sloop » utilisés par les pêcheurs formés en équipes de deux pêcheurs et plus. Le chantier bâtit de très grands bateaux, des deux et des trois mats, des brigs et des barques. On met de deux à trois ans à construire les grands voiliers. Quelque 35 à 40 bateaux seront construits à Paspébiac par la compagnie Robin. Le contremaître du chantier, entre 1825 et 1829, s'appelle James Day. On connaît le nom des navires lancés en 1827 et en 1828, navires en chantier lors du séjour de George Fallu : *le C.R.C.*, une barque de 261 tonneaux, et *le P.R.C.*, une barque de 111 tonneaux.

Son métier lui donne sa liberté d'action

La présence de George Fallu au chantier des Robin sera de courte durée. Bien avant la fin de son contrat, un an tout juste après son arrivée : « ...il se fit conduire à Carleton et, de là, le 11 mai, M. Edemine Landry le mena à Dalhousie sur un pont de glace, avec un traîneau à cheval⁸. »

À ce moment le port et le secteur de Dalhousie connaissent un important boom économique. À la suite du grand feu de Miramichi, en 1825, les exportations de bois sont expédiées à Dalhousie, un port en eau profonde, préféré à Bathurst, qui profite aussi du développement forestier de la région de Restigouche. Pour un menuisier et un charpentier qualifié comme George Fallu, le travail ne manque pas. Son métier lui aura en quelque sorte procuré sa liberté d'action.

À Charlo, d'anglican à catholique

À Charlo, il côtoie les McIntyre, une famille d'origine écossaise. John Baptiste McIntyre, né en Écosse en 1766, émigre et marie à Carleton une catholique, Reine Bergeron dit Damboise en janvier 1797. John est cultivateur et réside à Rivière-Jacquette. George fait la connaissance de sa fille, Geneviève, née en 1812, qu'il marie vraisemblablement à Rivière-Jacquette vers 1832. Pendant leur séjour à Charlo et Dalhousie, soit jusqu'en 1840, ils auront sept enfants.

George Fallu, en tant qu'anglican, a dû se sentir très isolé car les pasteurs se faisaient rares sur la Côte dans ces années, plus rares encore à Charlo. Son fils, Lazare, raconte son adhésion au catholicisme. « Arrivé à Paspébiac, il travailla parmi des catholiques, rencontra des prêtres, s'instruisit de la religion catholique et se convertit à la religion catholique, à son arrivée à Charlo, où il était allé travailler⁹. » Faut-il y voir aussi l'influence de la famille McIntyre? George est représentatif des Gaspésiens jersiais de confession anglicane qui, en mariant des femmes catholiques, ont contribué à ce que leurs descendants deviennent des Gaspésiens catholiques et souvent francophones.

Il est à noter que George conservera toute sa vie durant et avec respect la bible, en version française, qu'il avait apportée de Jersey. Fidèle à la tradition anglicane à Jersey, George se servira de sa bible pour y inscrire certains faits marquants de l'histoire de sa famille.

L'entrepreneur en construction

« Le menuisier de marine George se fit entrepreneur en construction. À cette époque, on mettait facilement deux ans à construire une maison neuve : l'équarrissage, le sciage, le rabotage, le façonnement des portes et des châssis, la taille des bardeaux. Un style s'imposait : celui des Jersiais. Il est encore bien connu en Gaspésie par ses maisons et surtout par ses entrepôts. On remarque une largeur plus grande du bâtiment que dans l'architecture « canadienne ». On remarque aussi la faible saillie des larmiers comme la présence des impostes au-dessus des portes¹⁰. »

Pionnier de Nouvelle

C'est en 1840, avant même que les lots ne soient cadastrés, que George se choisit un emplacement sur le bord de la rivière Nouvelle, en plein centre d'un vaste plateau pour y établir sa ferme. Sa terre, une propriété publique cédée à la Province de Québec par la Couronne britannique, demeure l'une des rares à ne pas faire partie de la Seigneurie de Shoollbred qui s'étend de Saint-Omer à Pointe-à-la-Croix. Sa situation de « squatter » sera régularisée par l'obtention de lettres patentes en 1867.

Aussitôt qu'il arrive, au printemps 1840, George s'affaire à construire sa maison, un bâti en pièces de bois rond équarries du côté intérieur.

Geneviève McIntyre (1812-1883)

Peu de souvenirs sont restés de Geneviève McIntyre. On sait qu'elle a toujours refusé de se rendre à Campbellton pour s'y faire photographier malgré les demandes insistantes de son mari. Elle a fourni un support constant à son mari dans la lutte au conseil municipal contre la vente d'alcool. D'ailleurs, lorsque le couple vivait à Charlo, elle ne ménageait ses reproches à l'endroit de George quand il rapportait la cruche de grès pleine d'alcool à ses retours de chantiers de Dalhousie. Geneviève ne semble pas être très scolarisée. Elle appose un X pour signifier son consentement comme donatrice au bas d'un contrat signé en 1876 devant le notaire Beauchesne (don de leur bien à leur fils Lazare). On la sait sage-femme. Elle se rend faire des accouchements, entre autres, au rang dit Lecom. En hiver, elle s'y rend avec son traîneau à chien. Elle aura eu 16 enfants dont quatre sont décédés peu après la naissance.

George Fallu et Geneviève McIntyre font partie de ces premières familles pionnières de Nouvelle qui n'ont pas eu la tâche facile.

« le travail était notre désennui. »

« Mes parents ont dû bien travailler pour subvenir aux besoins de leur nombreuse famille. À cette époque, les colons ne comptaient pas sur l'aide du gouvernement. Les premiers colons étaient arrivés à Nouvelle, vers 1837, il n'y avait alors ni chemin, ni pont sur la rivière. Les gens devaient aller chercher des provisions soit à Carleton ou à Dalhousie et les transporter sur leur dos à travers le bois de Miguasha à Nouvelle. Le chemin fut construit par le gouvernement en 1843, ainsi que le pont Kerr sur la rivière Nouvelle. Il n'y avait alors ni église, ni chapelle. Les gens devaient se rendre à Carleton pour assister aux offices religieux. La première chapelle a été construite en 1865, mais il n'y avait pas de prêtre résidant.

J'ai été élevé très pauvrement. Dans mon enfance, j'ai mangé plus de pain noir que de pain blanc et parfois, il nous arrivait d'en manquer. Il n'y avait pas d'allumettes. On se servait de pierre et d'amadou pour faire du

feu. Dans chaque maison, il y avait un foyer où l'on avait soin de soir de placer une grosse bûche, pour conserver le feu. Si malheureusement, la nuit, il s'éteignait, on regardait chez les voisins, là où il y avait de la fumée, on allait chercher un tison avec des pinces. Les premières allumettes sont importées en 1860 par le capitaine Dugas de Carleton. On s'éclairait avec des chandelles de suif, les lampes n'étaient pas disponibles avant 1860.

La première classe que j'ai fréquentée était tenue dans une grange, une très vieille grange. Comme la majorité des gens étaient de langue anglaise, l'enseignement se donnait en anglais. Je n'ai appris le français qu'après mon mariage, en faisant étudier mes enfants. Le soir, pour étudier, on devait attiser le feu de la cheminée, car il n'y avait qu'une chandelle pour éclairer la nombreuse famille. Ma mère et mes sœurs devaient travailler le soir pour préparer les habits de la famille, car nous étions habillés en étoffe faite à la maison, étoffe de laine cardée et filée également à la maison.

Les gens devaient beaucoup travailler, mais nous étions heureux : tous s'aimaient et s'entraidaient [...] Le soir, après la corvée finie, on s'amusait en jouant aux cartes, en chantant même quelquefois, on prenait un petit coup et on dansait quelques cotillons ou reels à quatre.

La machine à battre le grain était inconnue, il nous fallait tout battre notre grain au fléau, il fallait aussi piler l'orge pour avoir l'orge à soupe. Il n'y avait alors aucun instrument aratoire, excepté la charrue. [...] Heureusement, nous étions jeunes, pleins de santé et de courage; le travail était notre désennui¹¹. »

La première habitation ainsi qu'une grange ont été érigées à proximité de la rivière Nouvelle. Pour amasser les sommes nécessaires à l'établissement de ses fils, George pratique la menuiserie et la charpenterie à Dalhousie, Carleton, Saint-Omer et Nouvelle tout en cultivant la terre.

Premier maire de Nouvelle (1865-1869)

Depuis juillet 1845, le territoire de la Seigneurie de Shoolbred et celui du Township de Nouvelle sont constitués en municipalité, à l'instar des anciennes paroisses du Québec. Ce n'est toutefois qu'en 1855 que se met en place un conseil municipal dont on ne connaît pas l'histoire puisqu'aucun livre de minutes n'existe entre 1855 et 1867. En janvier 1867, s'ouvre la première séance de l'année du conseil de la municipalité de Shoolbred (Nouvelle) sous la présidence du premier maire connu, George Fallu. Le Livre des minutes du Conseil de Comté de Bonaventure nous apprend¹² que George siège à New Carlisle à la Session générale du Conseil qui se tient à la « Court Hall » le 1^{er} mars 1865. On peut donc déduire qu'il y siège en tant que maire de la municipalité de Nouvelle.

Durant son mandat, le maire Fallu préside 37 des 42 séances régulières ou spéciales. La préoccupation première des élus porte sur la construction et l'entretien des chemins et la conservation des ponts.

Les préoccupations municipales en 1867

La gestion municipale est toujours calquée sur le système seigneurial. Les citoyens sont toujours corvéables en temps et en services. Il n'existe que peu d'échanges d'argent. Chaque année, le conseil désigne des inspecteurs : des poids et mesures, des chemins, des clôtures, des ponts. Le conseil prélève des taxes qui sont pour l'essentiel des taxes d'affaires fixées annuellement et nommément pour chaque commerce. Le conseil reçoit des pétitions et des lettres. Présents à l'assemblée, les citoyens ne s'expriment pas sans que pour autant leurs doléances ne soient connues d'avance. Chaque année, un sujet est inscrit à l'ordre du jour : la prohibition de la vente d'alcool et de « boissons enivrantes ». Chaque année, on nomme un « auditeur » des livres du trésorier (un vérificateur).

La ligne du télégraphe

La Montreal Telegraph Company entreprend de joindre Cap-des-Rosiers à Restigouche et de là Montréal par une ligne télégraphique longeant le tracé du chemin de fer Intercontinental dont la construction est annoncée. Le docteur Louis Robitaille, faisant campagne pour la venue du télégraphe, interpelle le conseil avec succès. À sa séance du 7 décembre 1868, le conseil « *consent à fournir les poteaux nécessaires pour une ligne télégraphique à travers cette municipalité* ». Il va de soi que le télégraphe et le chemin de fer vont de pair d'autant plus que le gouvernement conservateur fédéral approuve le 11 décembre le tracé de l'Intercolonial devant emprunter la Vallée de la Matapédia. La ligne du télégraphe pourra, sans attendre la ligne de chemin de fer, dessiner le tracé Matapédia-Gaspé. On est loin d'imaginer que le télégraphe précédera le rail de quelque 20 ans : en 1874 il sera déjà en service.

La venue du chemin de fer

Le maire George Fallu est complice. N'est-il pas un supporteur avoué du Parti conservateur souhaitant la venue du télégraphe et du train. Il participe activement aux débats. À sa sortie de mandat à la mairie, il laisse en place les siens : son ami, le nouveau maire, William Grey; l'échevin Joseph Rousseau, marchand général qui a siégé avec lui pendant au moins quatre ans. Il fera élire, en 1871, son fils Philippe comme échevin.

En 1872, une pétition est adressée à l'Assemblée législative requérant l'adoption d'une loi spécifique afin d'incorporer « The Bay of Chaleurs Railway Company » pour la rendre admissible à des subventions. Cette requête est signée, en premier lieu, par le député de Bonaventure, Théodore Robitaille, qui, à cette époque, occupe le double mandat de député de Bonaventure à la Chambre des communes à Ottawa et à l'Assemblée législative à Québec. Sur 17 signataires, George Fallu est le 4^e à y apposer sa signature en tant qu'ancien maire de Shoolbred (Nouvelle). Ces personnes se présentent comme individus ou comme représentants de corporations, étant tous candidats à l'achat de parts dans la Compagnie à fonder. On connaît la suite. Les choses traînent en longueur si bien que les travaux ne sont entrepris qu'en 1888. La construction des ponts est prioritaire. Bien évidemment, celui qui enjambe la rivière Nouvelle.

Voir la première locomotive avant sa mort, 1888

La « ligne » de chemin de fer devait passer à 75 mètres de sa maison, tout juste au-delà de la route. George était donc placé aux premières loges pour surveiller la progression des travaux. Un souvenir, rapporté en 1977 par son petit-fils (Joseph alors âgé de 94 ans), nous apprend que le seul souvenir qu'il gardait de son grand-père remontait à l'été 1888 alors qu'il n'était âgé que de 6 ans. « Debut, disait-il, sur le perron de la maison, alors que la porte était ouverte, j'ai senti quelqu'un s'approcher derrière moi et une main large et lourde se poser sur mon épaule. Je savais que c'était la main de mon grand-père. Je l'entendis dire comme s'il s'adressait à lui-même : « *je n'aurais jamais cru voir cela de mon vivant* ». Au même moment passait sur la voie ferrée la première locomotive. Un tout petit convoi transportait des matériaux pour la construction du pont de fer au-dessus de la rivière¹³. » George meurt d'une sévère pneumonie en novembre.

Son fils Lazare Fallu prend la relève

En 1876, George cède à son fils Lazare (1849-939) le lot qu'il a lui-même défriché, sa maison, les dépendances ainsi que tous ses effets personnels. En retour, Lazare a l'obligation de pourvoir aux besoins de ses parents jusqu'à leur mort, y compris l'enterrement et les messes pour les défunts.

Lazare s'est fait connaître comme ardent coopérant et grand promoteur de la scolarisation des enfants. Il sera président de la commission scolaire en 1905.

Un Américain chez Lazare Fallu, 1898

En 1898, à l'exemple de bien des Américains raffolant de la pêche au saumon sur les rivières gaspésiennes, le financier Ethelbert Allen Moore du Connecticut jette son dévolu sur la rivière Nouvelle. Accompagné de deux amis, il rejoint Nouvelle par train pour un séjour de pêche de quatre semaines. Dans son récit publié en 1950, Moore décrit le plaisir qu'il ressent de vivre sa première expérience chez un habitant canadien-français, Lazare Fallu, dont il décrit le mode de vie de la famille. Il remarque que leur passe-temps favori est d'assister au passage du chemin de fer qui y circule depuis peu d'années : « La famille vivait de façon primaire. On produisait sur place tout ce qu'on pouvait. La femme et les filles s'occupaient du travail requis de la maisonnée, entretenaient le jardin et fabriquaient la plupart des vêtements, couvertures, etc. en commençant par la laine que les hommes tondaient des moutons. Peu après le repas du midi la mère et les filles apportaient leur travail à l'ombre de la maison d'où elles pouvaient surveiller le chemin de fer pour l'excitation de voir un passant. » En 1938, Moore revient à Nouvelle avec son épouse mais cette fois en automobile; il tient à visiter son ami Lazare Fallu avant de mourir : « Toute la famille semblait si heureuse de nous voir et était tellement hospitalière que nous étions vraiment content d'y être allé. Un an plus tard, peu après avoir aidé à administrer la communion à l'église du village, Lazare décéda, un grand homme de son temps et des environs¹⁴. »

*Depuis plusieurs années, l'auteur (arrière-arrière-petit-fils de George Fallu) mène des recherches sur l'histoire de sa famille. En 1977, il s'est rendu à Jersey où, avec l'aide du généalogiste Alfred S. Pioon de la paroisse de Saint-Laurent, il a parcouru les registres des églises Saint-Pierre, Saint-Hélier et Saint-Laurent et dressé un relevé des baptêmes, mariages et enterrements des Fallu, de 1626 à 1930.

- Merci pour sa précieuse collaboration à Élie Fallu, docteur en histoire (arrière-petit-fils de George Fallu et de Geneviève McIntyre), qui m'a généreusement transmis un document de recherche non publié « George Fallu, 1809-2009 ».
 - Merci de leur collaboration à Gaston Fallu, Jocelyne Fallu et Félix Fournier.
1. *Rolls of the Assizes held in the Channel Islands in the Second Year of the Reign of King Edward II. A.D. 1309*, St.-Hélier, Société Jersiaise, 1903, p. 307, 315-316. À cette époque, Jersey est une ancienne île normande qui relève du roi d'Angleterre. Un mode de justice itinérante basée sur le droit normand y prévaut. Ainsi, en un intervalle de trois ans, un juge itinérant se rend administrer la justice dans tous les villages de Jersey.
 2. *Extente de l'Île de Jersey. (1528.- Henri VIII)*, paru en 1881; *(1607.- Jacques I)*, paru en 1880; *(1668.- Charles II)*, paru en 1882; *(1749.- George II)*, paru en 1883, St.-Hélier, Société Jersiaise. Dans les îles de Jersey et de Guernesey, le nom « extente » (de extenta) désigne un registre contenant un état des revenus du domaine royal et autres droits appartenant à la couronne.
 3. Paul Chapuy, *Origine des noms patronymiques français*, Paris, Dorbon-Ainé, 1934, p. 152.
 4. Albert Dauzat, *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, Paris, Librairie Larousse, 1951, p. 245.
 5. Victor Hugo. *Les poèmes* : www.victor-hugo.info/poeme/84/.htm
 6. Jean Delalande, *Victor Hugo à Hauteville House*, Paris, Albin Michel, 1947, cité dans www.hautevillehouse.com/troisiemeetage.htm
 7. Relevé effectué dans les registres de l'église de Saint-Pierre par Jean-Marie Fallu avec l'aide de Alfred S. Pioon, 11 juin 1977.
 8. Antoine Fallu, Mémoires non publiés, Nouvelle-Ouest, 19 novembre 1982.
 9. Lazare Fallu (1849-1939), Mémoires non publiés, Nouvelle-Ouest, 20 mai 1936.
 10. Élie Fallu, « George Fallu, 1809-2009 » document non publié.
 11. Lazare Fallu, *Ibid.*
 12. Élie Fallu, *Op. cit.*

13. Témoignage de Joseph (Jos) Fallu (1882-1979) recueilli par Élie Fallu, 1977.

14. Ethelbert Allen Moore, *Tenth Generation : Written for his Family*, New Haven, Privately Printed, under the direction of the Yale University Press, 1950, p. 183, 185-186.

Source

- Joan STEVENS, *Le Moulin de Quetivel*, St Mary, Jersey, The National Trust for Jersey, 20 p.

L'histoire de l'Association Gaspé-Jersey-Guernsey

Par Diane Sawyer, New Carlisle

En 1988, un groupe de Gaspésiens d'origine jersiaise et guernesiaise fondent la Gaspesian Channel Islands Society, aujourd'hui la Gaspé-Jersey-Guernsey Association. L'auteure, une des membres fondatrices, relate l'histoire de cette jeune association qui encourage les liens d'amitié entre Gaspésiens, Jersiais et Guernesiais*.

J'ai grandi à Jersey. À mon arrivée en Gaspésie en 1950, j'étais étonnée de voir à quel point les patronymes jersiais et guernesiais étaient courants le long de la côte. Je m'étonnais aussi du fait que ces familles ignoraient pour la plupart leurs origines anglo-normandes et que les familles d'outre-mer n'avaient pas gardé contact avec leurs cousins canadiens.

On peut dire que la vague anglo-normande toucha la côte gaspésienne pour la première fois en 1766, année du premier voyage de Charles Robin en Gaspésie. Originaire de Jersey, Robin visita la région pour voir de ses propres yeux l'abondance légendaire du poisson, particulièrement celle de la morue, dans la baie des Chaleurs et le long de la côte nord de la Gaspésie.

En 1969, j'ai fait un voyage à Jersey, au cours duquel j'ai remis au *Jersey Evening Post* un exemplaire de notre annuaire téléphonique. Le journal en a publié un article, et ce dernier a suscité tant d'intérêt que de nombreux lecteurs se sont même rendus au bureau du journal pour consulter notre bottin.

Le rêve de fonder une association de Jersiais et de Guernesiais en Gaspésie ne date pas d'hier. Toutefois, ce n'est qu'en 1988 qu'il se concrétise. Cet été, Lynden Béchervaise et moi sommes allés à Rivière-au-Renard rendre visite à Emery et Monique Dumaresq ainsi qu'au Révérend Michel LeMoignan. Quelle surprise de voir le drapeau jersiais flotter chez les Dumaresq! C'étaient là les débuts de la première association.

La première assemblée générale de la Société des Gaspésiens des îles de la Manche a eu lieu en septembre 1988 au Site historique du Banc-de-Pêche-de-Paspébiac. C'est lors de cette assemblée que nous avons élu notre premier président (Lynden Béchervaise), vice-président (Emery Dumaresq), trésorier (Paul Dallain) et secrétaire (Ethelyn Vautier). Étaient aussi présents Betty LeMaistre, David Freeman, Michael Gallichan, Gerald Brotherton, Irene Dallain, Claudette Garnier, Monique Dumaresq, Vincent LeGrand, Carlene Callas, Ella Michel, Wilfred Hocquard et moi-même. En tout, 50 personnes y ont assisté. Parmi les décisions prises ce jour-là, nous avons établi la cotisation annuelle et prévu la publication d'un bulletin trimestrielle. Ce bulletin, que publie encore notre association, porte aujourd'hui le titre d'*Anglo-Normand*.

Un invité spécial était aussi présent lors de cette première assemblée générale : Joshua Gavey, âgé de 86 ans, qui avait travaillé au magasin Robin à Paspébiac. M. Gavey était venu de Saint-Gabriel-de-Brandon pour l'occasion.

Depuis, des assemblées générales ont eu lieu à Rivière-au-Renard, à Gaspé, à Bellefeuille, à Percé, à Grande-Rivière, à Paspébiac, à New Carlisle, à New Richmond (au Village gaspésien de l'héritage britannique) et au Manoir LeBoutillier de L'Anse-au-Griffon, où nous avons accueilli un descendant de la famille LeBoutillier.

À ce jour, six personnes ont occupé le poste de président de l'association, qui porte maintenant le nom d'Association Gaspé-Jersey-Guernsey, soit Lynden Béchervaise, Emery Dumaresq, Georges Edison

Langlois, Claudette Garnier, moi-même et Suzanne Mauger, notre présidente en exercice. Native de Grande-Rivière, Mme Mauger est présentement en voyage à Jersey en compagnie d'un groupe pour rencontrer de la parenté jersiaise. Lors d'un voyage à l'île qu'elle a fait avec moi en 2000, Mme Mauger a appris non seulement que son arrière-grand-père était un parent éloigné de quelques-uns de mes amis, mais aussi qu'elle-même descendait de Guillaume le Conquérant!

Amis et membres de notre association ont visité les îles à plusieurs reprises. En 1995, j'étais à la tête d'un groupe qui a assisté aux célébrations du 50^e anniversaire de la libération des îles Anglo-Normandes de l'occupation allemande durant la Deuxième Guerre mondiale (entre 1940 et 1945). En 2000, nous avons visité Jersey à l'occasion d'une réunion de la famille Vautier.

Chaque fois que nous visitons les îles, la Société Jersiaise, la Channel Islands Family History Society, l'Assemblée jèrriaise et la Société Guernesaise nous accueillent à bras ouverts. De même, nous avons reçu à trois reprises des membres de ces organismes en Gaspésie.

En 2010, lors d'un événement spécial au Site historique du Banc-de-Pêche-de-Paspébiac organisé par Lynden Béchervaise, nous avons dévoilé un monument en granite de Jersey prenant la forme d'une carte de l'île. Parallèlement, un monument semblable, en forme de la péninsule gaspésienne, a été dévoilé dans son emplacement permanent dans le port de Saint Aubin, à Jersey, non loin de l'ancienne maison de Charles Robin.

Notre bibliothèque, nos archives généalogiques et notre collection d'artefacts anglo-normands se trouvent actuellement à la maison Kempffer, à New Carlisle, une maison vieille de 150 ans transformée en complexe muséal et communautaire. Nous sommes toujours prêts à vous aider dans vos recherches,¹ et tout don d'archives ou d'objets est le bienvenu.² Venez nous voir!

Diane Sawyer, l'une des dernières Jersiaises à émigrer en Gaspésie

Diane Sawyer est née à Jersey de parents d'origine britannique. Elle a fait ses études à la Girls Collegiate Preparatory School et au Jersey College for Girls. Avant d'émigrer au Canada en 1950, elle participait activement à la vie de l'île, s'adonnant au sport et faisant partie de plusieurs mouvements scouts.

Depuis son arrivée au Canada, elle promeut l'importance des liens entre les îles Anglo-Normandes et le Canada. Ainsi, pour reprendre l'expression d'un visiteur jersiais, elle joue le rôle « d'ambassadrice officielle de Jersey en Gaspésie ».

De nos jours, Mme Sawyer partage la gestion de la collection Gaspé-Jersey de la maison Kempffer à New Carlisle avec Betty Le Maistre et David Freeman. Si elle se rend moins souvent dans sa patrie qu'auparavant, cela ne l'empêche pas d'être toujours prête à accueillir des visiteurs et à aider ceux et celles qui désirent faire un voyage aux îles.

*The English version of this article is available in *Magazine Gaspésie*, Été 2012, n° 174.

1. Vous pouvez me joindre au 418-752-6110 ou au disawyer31@gmail.com, ou encore à la maison Kempffer, pour planifier une visite.
2. J'aimerais remercier Betty LeMaistre, David Freeman et Lynden Bechervaise de m'avoir aidée à préparer cet article.

History of The Gaspé-Jersey-Guernsey Association

By Diane Sawyer, New Carlisle

In 1988, a group of Gaspésians of Channel Island descent founded the Gaspesian Channel Islands Society, now the Gaspé-Jersey-Guernsey Association, to foster ties between Gaspésians, Jerseyans and Guernseyans. In this article, Diane Sawyer, one of the Association's founding members, tells its story.*

I was born and raised in Jersey. I settled in the Gaspé in 1950, and was amazed at the number of family names of Channel Island origin to be found along the coast. I was also surprised to find that these families were mostly unfamiliar with their origins, and that the families back in the Channel Islands had not kept in touch with their Canadian cousins.

The wave of Channel Islanders on the Gaspé Coast may be said to date from 1766, when Charles Robin of Jersey first visited the area, drawn by reports of the rich stocks of fish, especially cod, to be found in the waters of Chaleur Bay and along the north shore of the Gaspé.

I travelled to Jersey in 1969. While there, I gave a copy of our telephone book to the *Jersey Evening Post*, which printed an article about it. This aroused great interest, with many people going to the newspapers office to look up their family names.

In the Gaspé, the idea of forming a Channel Islands Society was discussed from time to time, but it was not until 1988 that the pieces fell into place. That summer, Lynden Béchervaise and I visited Emery and Monique Dumaresq at their home in Rivière-au-Renard, to meet with them and Reverend Michel LeMoignan. What a surprise it was to find a Jersey flag flying from their flagpole! The five of us formed the founding group of the Society.

The first Annual General Meeting of the Gaspesian Channel Islands Society was held in September 1988, at the Site historique du Banc-de-Pêche-de-Paspébiac. Lynden Béchervaise was elected as our first President, with Emery Dumaresq as Vice-President, Paul Dallain as Treasurer and Ethelyn Vautier as Secretary. Also present were Betty LeMaistre, David Freeman, Michael Gallichan, Gerald Brotherton, Irene Dallain, Claudette Garnier, Monique Dumaresq, Vincent LeGrand, Carlene Callas, Ella Michel and Wilfred Hocquard. In all, 50 people were present, including myself. At this meeting, we fixed our annual membership fees and decided to publish a quarterly bulletin for our members. That bulletin, now known as the *Anglo-Normand*, is still published today.

A special guest at this first meeting was 86-year-old Joshua Gavey, who had worked for Robin's in Paspébiac. He had come all the way from Saint-Gabriel-de-Brandon for the occasion. Since then, we have held annual meetings in Rivière-au-Renard, Gaspé, Bellefeuille, Percé, Grande-Rivière, Paspébiac, New Carlisle, New Richmond (at the British Heritage Village) and at the Manoir LeBoutillier in L'Anse-au-Griffon, where we were joined by a descendant of the LeBoutillier family.

Six people have held the office of president of our society, now named the Gaspé-Jersey-Guernsey Association: Lynden Béchervaise, Emery Dumaresq, Georges Edison Langlois, Claudette Garnier, myself and Suzanne Mauger of Grande-Rivière, our current President. At present, Ms. Mauger is part of a group bound for Jersey to meet up with family members on the island. During a visit to Jersey with me in 2000, she learned that her great-grandfather was a distant relative of some friends of mine, and that she herself is descended from William the Conqueror!

Groups of members and friends have made a number of visits to the Islands. In 1995, I led a group that attended the 50th anniversary celebrations of the liberation of the Channel Islands from German occupation during World II (1940–1945). A visit in 2000 coincided with a Vautier family reunion in Jersey.

We have been royally received by La Société Jersiaise, the Channel Islands Family History Society, L'Assemblée jèrriaise and La Société Guernesiaise, and members of these groups have on three occasions visited the Gaspé, where we have been most happy to entertain them.

In 2010, during a very special event organized by Lynden Béchervaise, we unveiled a plaque at the Site historique du Banc-de-Pêche-de-Paspébiac in the form of a map of the Island of Jersey and carved in Jersey granite. At the same time, a carved stone map of the Gaspé Peninsula, sent by us, was unveiled in its permanent setting in St. Aubin harbour in Jersey, not far from the original home of Charles Robin.

Our library, genealogical files and collection of Gaspé and Channel Islands artifacts is presently kept in the Kempffer House in New Carlisle, a 150-year-old house that has been restored as a museum and community centre. We are happy to receive visitors and help with research¹.

We are always eager to add to our collection, and welcome contributions of records or artifacts².

Diane Sawyer, one of the last to emigrate from Jersey to the Gaspé

Diane Sawyer was born in Jersey** to English parents, and still considers the island to be her native home. She was educated at the Girls Collegiate Preparatory School and at the Jersey College for Girls. Before coming to Canada in 1950, Ms. Sawyer was actively involved in life on the island as an athlete and a member of the Girl Guides, Sea Rangers and Wolf Cubs.

Since her arrival in Canada, she has been, as one Jersey visitor put it, “an unofficial ambassador for Jersey in the Gaspé region,” continually stressing the need for the Channel Islands and Canada to reach out to one another.

Ms. Sawyer currently shares the responsibility of managing the Gaspe Jersey Guernsey Collection at the Kempffer House in New Carlisle with Betty Le Maistre and David Freeman. Though she might not return quite as frequently to her homeland, she is always ready to welcome visitors and to assist those who choose to visit the islands.

1. You can reach me at 418-752-6110 or disawyer31@gmail.com, or via the Kempffer House, to arrange a visit.
2. I would like to thank Betty LeMaistre, David Freeman and Lynden Bechervaise for their assistance with this article.

Jersey est libérée

Par Diane Sawyer, New Carlisle

Le 9 mai 1945, les gens des îles Anglo-Normandes étaient libérés de cinq ans d'occupation allemande. Jeune fille à l'époque, l'auteure témoigne de ce jour spécial*.

Le texte suivant vient de la mémoire et des notes d'une fille de 13 ans. Je n'étais qu'une écolière, et je tâcherai de vous raconter quelque chose des émotions que j'ai vécues.

Comme je me souviens, le 9 mai 1945 était une belle journée ensoleillée comme c'est souvent le cas sur l'île de Jersey au mois de mai; mon premier souvenir est de mes parents qui parlaient avec enthousiasme de Fred Laxen, notre voisin d'en face, et qui avait trouvé une barque et du pétrole d'une source qu'il n'a pas expliquée. Nous nous sommes entassés dans une fourgonnette de la station hydraulique de Jersey, avec la famille Laxen (Fred Laxen était un employé de la station), et nous nous sommes rendus au havre St. Helier, pour monter dans le bateau et quitter le vieux havre en direction des navires de la marine royale à l'ancre dans la baie St. Aubin. Une fois rendus, nous avons vu toutes ces troupes merveilleuses, heureuses, nous criant des ponts en haut et en même temps versant sur notre bateau (ainsi que sur ceux des autres) une pluie de journaux, bonbons, cigarettes, oranges, et tout autre chose qu'ils pouvaient trouver. À mon âge je revoyais des choses dont j'avais complètement oublié l'existence!

*Tout le monde était heureux et pleurait de joie, un sentiment que je n'oublierai jamais mais que je ne pourrai jamais bien expliquer! De retour sur terre, nous avons rencontré littéralement des milliers de personnes qui étaient descendues au pont Weighbridge, comme il s'appelait à l'époque, pour accueillir les troupes. Ces troupes étaient portées à l'épaule par des gens heureux! La mémoire des jours suivants est moins claire; **des** souvenirs des parents qui invitaient les troupes à rentrer dans leurs maisons pour parler d'Angleterre** et enfin nous pouvions quitter l'Île (???). Si ma mémoire est bonne, c'était sur le premier bateau-poste à passagers qui a quitté l'Île. Nous n'avions que les choses que nous portions. Le seul meuble qui n'avait pas été vendu par mes parents pour acheter de la nourriture au marché noir était le piano*** qui fut vendu pour payer notre passage! Sur le bateau, j'ai le souvenir de tables chargées de nourriture. L'équipage était entièrement à notre service et nous étions assis sur le pont jusqu'à tard dans la nuit, avec nos parents, à admirer la danse des Russes qui avaient été des ouvriers esclaves sur l'île. Ils dansaient et chantaient d'une telle joie car ils étaient, eux aussi, sur le chemin du retour à la maison après des années de vie et de travail dans des conditions intolérables. ■*

*Extraits de : *L'Anglo-Normand*, avril 2012, vol. 14, n° 1, p. 4.

**Même si je suis née et ai été élevée à Jersey, mes parents étaient des Anglais, d'où leur envie de retourner dans leur famille là-bas.

*** Le piano, seul meuble de chez nous qui n'a pas été vendu jusqu'à la fin. Parce que nous nous attendions à être envoyés en Allemagne avec d'autres personnes, mes parents ont vendu nos possessions. Nous habitons la maison meublée d'amis qui étaient déjà partis en Allemagne. À la fin de la guerre, tout l'argent obtenu par la vente de nos possessions avait déjà été dépensé pour obtenir de la nourriture au marché noir pour nous permettre de survivre à la terrible pénurie.

Jersey, 1945 – The Liberation Day

By Diane Sawyer, New Carlisle

The ships arrive with troops and sailors. We manage to get out to the Royal Navy boats in St. Aubin's Bay; what a treat to see khaki-clad troops instead of the nazi grey/green. All the soldiers here are very pleased too. Planes roared overhead all day. They allow one officer and ten men ashore and they were mobbed. One soldier said that he had never seen anything like their reception wherever they had been; we had a *Daily Mail* and a tin of Players given and will be keeping them as mementos. What a day we have had! The kiddies ended the day with a bonfire. The German stores of wood yards, etc. are just being raided everywhere for the bonfires. To feel free of oppression is the most wonderful feeling and if only Harry (My father) gets well again, even though we have lost everything we own, I shall not grumble. We are free!

The following is taken from my memories and notes as a thirteen-year-old girl. Though I was just a schoolgirl at the time, I will attempt to tell you of some of the emotions I experienced.

As I remember, May 9th, 1945 was a lovely, sunny day, as is common in Jersey at that time of year. My first memory is that my parents were speaking excitedly about Fred Laxen, our neighbour from across the street, having found a small boat and some petrol from some unexplained source. We all piled into an old Jersey Waterworks van with the Laxen family (Mr. Laxen worked for the water company) and headed for the harbour in St. Helier. Once there, we got into the boat, left the old harbour and headed out to where the Royal Naval ships were anchored in St. Aubin's Bay. There were all of those wonderful troops, all happy and calling down from the decks to us and showering our little boat and others with newspapers, sweets, cigarettes, oranges, and anything else they had. I saw things that I had forgotten existed!

Everyone was happy and crying with joy, a feeling I shall never forget and will never be properly able to explain. Back on shore, we met literally thousands of people who had come down to the "Weighbridge," as the old area was called then, to welcome the troops. They carried their liberators high on their shoulders in excitement!

The days following the liberation are not very clear: I can remember my parents welcoming troops into our home to talk about England,* and then finally we were able to leave the island on the first outbound passenger mail boat. We had nothing but what we stood up in—the piano,** the only piece of furniture that my parents had not sold to buy food on the black market, was sold to pay our passage! Aboard the ship I remember tables laden with food. The crew were kind and generous, and we sat late into the night with our parents on the deck of the mail steamer, watching the dancing of Russians who had been slave labourers on the island. They danced and sang with such joy; they too were on their way home after years of living and working in intolerable conditions. ■

* Although I was born and raised in Jersey, my parents were English, hence the longing to return to family there.

** Because we expected to be sent to Germany like so many others, my parents sold our possessions and we lived in the furnished home of friends who had gone to Germany. By the end of the war, the money from the sale of our possessions had all been used to buy food on the black market, which made it possible for us to survive the dreadful food shortage.

– FIN –